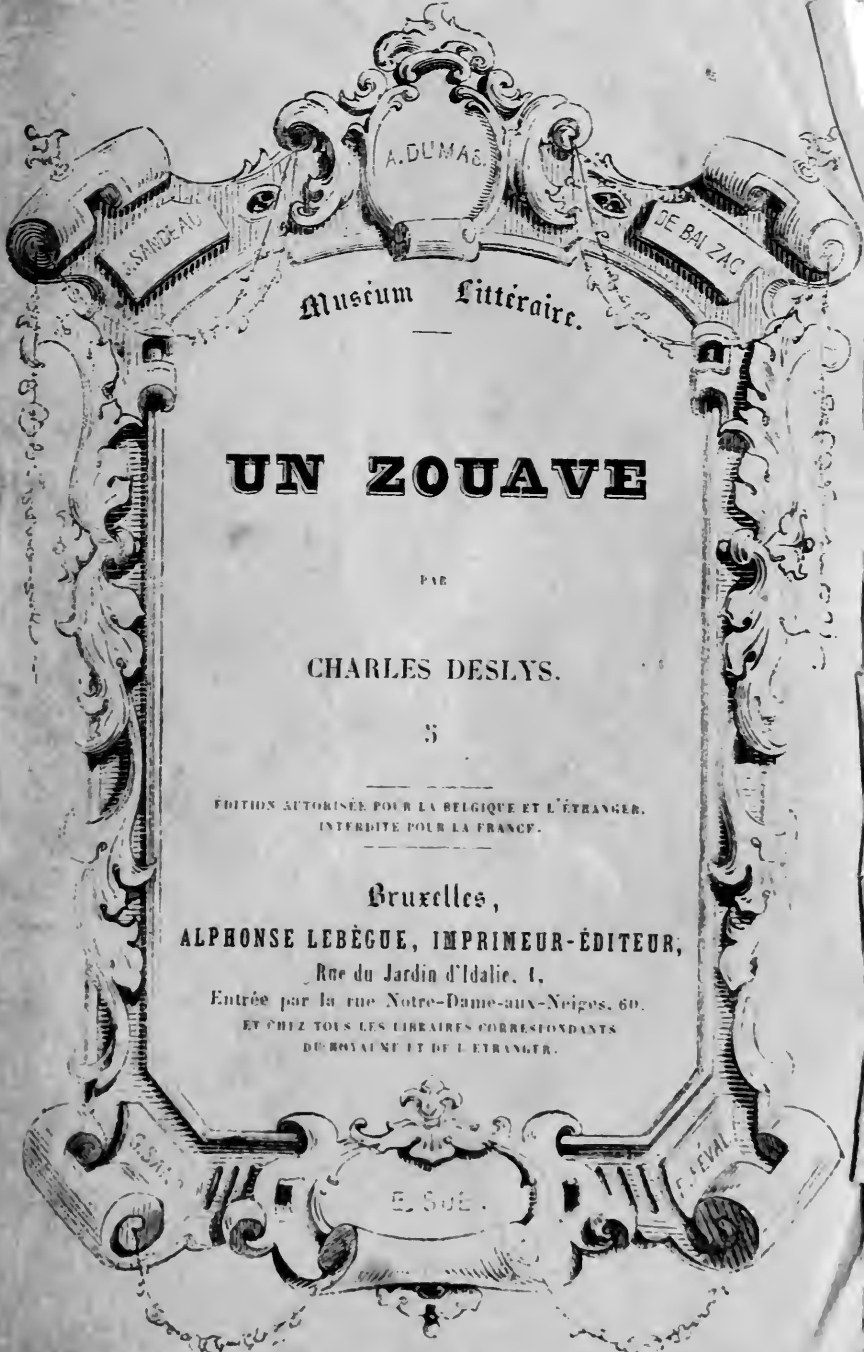

UN ZOUAVE

PAR

CHARLES DESLYS.

3

ÉDITION AUTORISÉE POUR LA BELGIQUE ET L'ÉTRANGER.
INTERDITE POUR LA FRANCE.

Bruxelles,
ALPHONSE LEBÈGUE, IMPRIMEUR-ÉDITEUR,
Rue du Jardin d'Idalie, 1,
Entrée par la rue Notre-Dame-aux-Neiges, 60.
ET CHEZ TOUS LES LIBRAIRES CORRESPONDANTS
DU ROYAUME ET DE L'ÉTRANGER.

Lebegue
014e
Sablé

UN ZOUAVE.

BRUXELLES,
ALPHONSE LEBÈGUE, IMPRIMEUR,
RUE DU JARDIN D'IDALIE, 1.

UN ZOUAVE

PAR

CHARLES DESLYS.

5

Édition autorisée pour la Belgique et l'Étranger
interdite pour la France.

BRUXELLES,

ALPHONSE LEBÈGUE, IMPRIMEUR-ÉDITEUR,

RUE DU JARDIN D'IDALIE, 1.

I

— Myosotis. —

Georges Deshayes est de retour à *Fleur-sur-Mer*.

Il a ramené Madeleine jusqu'à la ferme de Pailleux, auquel il a dit :

— Votre fille renonce complétement à tout projet d'union avec le baron Astolphe de Follavoine, elle ne vous en reparlera jamais. Si vous croyez me devoir quelque obligation, ne revenez jamais non plus avec elle sur le passé... nous serons quittes.

Puis, tout bas, à madame Pailleux il a ajouté :

— Madeleine est bien triste, c'est à vous que je confie ce pauvre cœur brisé. Veillez bien à ce que rien ne ravive sa blessure... Je ne le crains pas de votre part, Souillotte... mais de celle de son père !

Et sans accepter aucune espèce de remercîment, sans vouloir entrer dans aucune explication, il s'en est retourné paisiblement à son presbytère.

La baronne de Follavoine, néanmoins, ne se tient pas pour battue. Elle a tenté l'exploitation à son profit de la fuite de la jeune fille. Elle est revenue en toute hâte dans le pays pour y faire grand bruit avec le roman des amours d'Astolphe et de Madeleine. Elle a osé reparaître devant Pailleux et lui dire :

— Votre fille est compromise, gravement compromise, compromise au point de ne pouvoir se marier qu'avec mon fils... Rassurez-vous cependant, Pailleux, nous sommes prêts à faire preuve de cette vieille loyauté qui fut toujours l'apanage de notre illustre famille... Je veux bien permettre à mon fils de réparer le tort qu'il a fait à la réputation de mademoiselle Pailleux... je consens à ce

que Madeleine s'appelle, ainsi que moi, baronne de Follavoine!...

Pailleux lui-même... Pailleux reste interdit devant cette audacieuse harangue.

Le sous-préfet a connaissance de l'escapade... il désirerait ce mariage, assure-t-on. Si un refus allait porter préjudice aux ambitieuses espérances de Pailleux!

Fort heureusement, Georges Deshayes est encore intervenu :

— Madame la baronne, a-t-il dit à l'intrigante effrontée, partout où vous êtes allée raconter suivant votre fantaisie cette histoire, partout, à mon tour, j'entrais derrière vous pour rétablir les faits tels qu'ils se sont passés, tels qu'ils se préparaient depuis quatre ans. Or, comme nous sommes en France, et que les rieurs ne sont plus maintenant du côté de madame la baronne, au lieu de tant s'inquiéter de l'honneur de mademoiselle Pailleux, je lui conseille bien plutôt de songer au sien!

Là-dessus, la Follavoine se mordit les lèvres et s'éclipsa.

Mais non sans avoir lancé au malencontreux ecclésiastique un mortel regard... mais, tout en

maugréant à part, elle eut l'air d'une Junon courroucée :

— C'est la guerre... je l'accepte... On rit... soit... nous verrons bien qui rira le dernier!

Et pour quelque temps du moins, elle rentra dans sa trame ombreuse.

Quant à monsieur le curé de *Fleur-sur-Mer*, il se retira tout aussitôt, sans se donner plus d'importance... sans faire plus de bruit que la première fois.

Rien de tout ceci, du reste, n'arrivait jusqu'à Madeleine, ni même jusqu'à la Souillotte, qui s'isolaient maintenant toutes les deux, non moins silencieuses, non moins attristées l'une que l'autre: la jeune fille s'efforçant de paraître ce qu'elle était avant son départ, mais déjà, depuis son retour, affreusement pâlie par sa secrète souffrance ; la vieille femme heureuse d'avoir désormais la confiance de sa fille, qui ne croyait plus être que sa filleule, il est vrai, mais qui du moins pleurait maintenant avec affection sur le sein qui l'avait nourrie.

Pailleux ne tarda pas, cependant, à s'inquiéter de ce silence, de cette tristesse, surtout de cette

pâleur. Il aimait profondément sa fille, il avait goûté durant toute une semaine les francs baisers de son enfant, il avait un ardent désir de les retrouver encore.

Mais ce fut en vain que Pailleux voulut recommencer avec Madeleine les toutes paternelles scènes d'il y avait huit jours, en vain qu'il la prit à part comme alors et qu'il l'interrogea le cœur sur les lèvres.

Madeleine demeurait froide maintenant, contrainte et comme péniblement impressionnée tant qu'elle était avec lui. Hélas! sans qu'il pût encore le soupçonner, Madeleine ne se croyait plus, Madeleine n'était plus sa fille!

De tout cela Pailleux finit par prendre un véritable chagrin, presque un remords.

Au point que, croyant céder, revenir... mais se trompant, ainsi qu'on va le voir, du tout au tout... il arrêta sa fille un jour et lui dit :

— Madeleine! ah çà... voyons... décidément, voyons... Est-ce que ce serait ce mariage...?

— Ce mariage! interrompit en frissonnant la jeune fille, qui venait de recevoir le coup en plein cœur. Ah!... monsieur... monsieur... le seul ave-

nir que maintenant j'ambitionne... c'est d'entrer dans un couvent... c'est de m'y faire religieuse !

Et, étouffant en sanglots, elle s'enfuit.

Le couvent ! religieuse ! ce n'était pas la première fois que ces deux mots sortaient des lèvres de Madeleine. Déjà, dans son enfance dévotieuse, elle avait manifesté cette tendance, et Pailleux alors en avait ri. Maintenant, cette brusque déclaration l'épouvanta, comme le plus funeste pressentiment qui pût lui venir à l'esprit, comme le plus terrible châtiment dont pût le menacer l'avenir !

En effet, pour le père, d'abord, mais surtout pour l'avare, il n'était pas de cauchemar plus cruel que de rêver qu'après sa mort, voire même de son vivant, une communauté religieuse lui prendrait à la fois et ses écus et sa fille !

Une seconde fois revinrent les deux mots fatals...

— Ah çà ! commença de trembler Pailleux, est ce que le ciel aurait intention de me punir en confisquant à son profit mes écus ?... Est-ce que par hasard Madeleine serait endoctrinée, encouragée par Georges Deshayes, qui voudrait ainsi se venger en me débauchant pour la religion ma fille !

Rien ne justifiait, cependant, cette dernière ap-

préhension. A peine le nouveau curé de *Fleur-sur-Mer* paraissait-il à la ferme, bien qu'il rencontrât assez souvent Madeleine ; on eût dit qu'il cherchait plutôt à l'éviter, ou du moins à abréger le plus possible son entrevue avec la fille de Marie-Rose. Évidemment il ne lui avait rien dit, ni à elle ni à personne. Tout entier aux devoirs de son saint ministère, il s'occupait uniquement de son installation dans le pays, et pour un pasteur tel que Georges Deshayes, ce n'était point une petite affaire, non-seulement parce qu'à la cure de *Fleur-sur-Mer* était momentanément adjointe la paroisse d'Hennequeville, dont l'église se trouvait alors en réparation, mais encore, mais surtout parce qu'il comprenait autrement que bien d'autres les toutes paternelles obligations d'un curé de village.

Effectivement, jeté dans la religion par le désespoir, peut-être bien aussi par une vocation primitive, Georges Deshayes ne se contentait pas de l'infructueuse célébration des mystères catholiques, de la prédication purement théorique de la morale chrétienne. Véritable disciple de son divin Maître, il voulait, ainsi que lui, connaître tout son troupeau, pénétrer ainsi qu'un autre père dans chaque

famille, combattre partout les mauvais sentiments, développer les généreux instincts, vaincre toutes les tiédeurs et toutes les haines, tous les égoïsmes et toutes les misères. Il pratiquait donc l'Évangile dans toute son admirable réalisation ; il était le texte vivant des commandements de Dieu, le véritable apôtre de la charité, de la fraternité !

Quant à la mise en œuvre de cette pastorale mission, rien de plus simple. Notre bon curé vivait seul, ou plutôt vivait chez tous les autres. Dès le premier jour de son arrivée, il s'était fait remettre la liste exacte de tous les ménages de ses deux communes; il avait vu avec une secrète joie que leur nombre correspondait presque exactement à celui des jours de l'année; il avait établi pour sa paroisse un calendrier spécial où les noms des saints étaient remplacés par ceux des paroissiens, et résolu fermement à suivre l'ordre dans lequel ils s'y trouvaient inscrits, il venait de s'inviter lui-même à aller dîner tour à tour chez chacun d'eux. A la table du riche, il apportait comme un parfum d'en haut qui semblait devoir réjouir pour toute l'année la maison, et toujours il s'en retournait avec quelque intelligente aumône obtenue pour une malheureuse

famille. Chez le pauvre, il arrivait avec une grosse miche de pain sous le bras, avec un ample pot-au-feu, parfois même un fin gigot, et disait joyeusement : « J'apporte mon dîner, dînons ensemble, et je pense qu'il vous en restera pour le restant de la semaine. » Chez tous, il se faisait raconter, il racontait lui-même, il causait, pacifiant ainsi, catéchisant toutes les âmes. S'était-on querellé durant son absence, se boudait-on, se croyait-on bien fermement brouillé à mort... — oh ! que nenni...—voilà monsieur le curé. Il faut qu'on se tende bien vite la main, car c'est un irrésistible conciliateur, qui trouve toujours le moyen de raccommoder ensemble et les enfants avec leurs mère et père, et les frères avec les frères, et les sœurs avec les sœurs, et les fillettes avec les amoureux, et les maris avec leurs femmes, voire même les belles-mères avec leurs belles-filles... jugez !...

Et ce n'est pas tout encore. Non-seulement il faut qu'on s'embrasse, mais il faut qu'on ne plaide plus. — Dans le Calvados... parole d'honneur !... Si le ciel prête vie à Georges Deshayes, et qu'en dépit des avocats, avoués et huissiers qui ne vont pas manquer de hurler après lui, son évêque le

maintienne à *Fleur-sur-Mer*, dans dix ans... je le parierais. . il n'y aura plus de procès... Un village normand !...

Mais patience... nous n'en sommes point encore là... notre bon curé commence à peine sa sainte tâche... Il y aura bien des regimbements, bien des criailleries, bien des « De quoi se mêle-t-il donc celui-là ?... — L'autre n'était point ainsi !... etc., » avant que le digne pasteur soit accepté, comme il veut l'être par tout son troupeau, avant que chaque paysan en vienne à consulter avec une hospitalière impatience le calendrier où il sait avoir son nom, avant que chaque maison en arrive à considérer comme le plus beau jour de l'an, comme le véritable jour de sa fête, *le jour de monsieur le curé !*

Revenons-en donc à l'époque seulement où nous en sommes arrivé de cette histoire.

Georges Deshayes est depuis un mois à peine à *Fleur-sur-Mer*, à peine a-t-il *dîné* chez tous les membres du conseil municipal et du conseil de fabrique, rigoureusement alternés de deux jours l'un, par un charitable *pot-au-feu* chez les plus pauvres, chez les derniers des deux communes.

Il croit avoir complété sa liste cependant, il pense ne plus méconnaître aucun de ses paroissiens, lorsque, certain soir, revenant au presbytère par la plage, en lisant son bréviaire, il aperçoit comme un chaume au sommet de la falaise; incertain encore, il gravit le sentier des roches... il arrive bientôt au Clos-aux-Mouettes.

Mais ce n'est plus déjà la ruine abandonnée, le coin stérile d'il y a quinze jours.

La terre, partout labourée, commence à reverdir sous les plantes potagères et sous les fleurs. La maisonnette, quoique bien misérable encore, est close du moins au vent comme à la pluie. Il n'est pas jusqu'à la folle haie qui n'ait maintenant un air apprivoisé, civilisé.

Le bon curé regarde dans tous les alentours et n'aperçoit aucune créature humaine. Mais la barrière ne ferme qu'au loquet, il entre.

Personne dans le jardin, dans la maison personne.

— Attendons, se dit Georges Deshayes, en s'asseyant, à l'abri du soleil couchant, sur un gros galet adossé en guise de banc contre la maisonnette.

Un bruit de clochettes qui semble grimper par

les roches ne tarde pas cependant à lui faire relever la tête.

C'est un troupeau de cinq ou six jeunes chèvres, précédées par une matrone également encornée, mais suivies par une jeune fille qui paraît n'avoir aucunement le pied fourchu.

Myosotis n'aperçoit pas d'abord le bon curé et ne songe qu'à conduire son troupeau... ainsi qu'on le voit, considérablement augmenté maintenant... vers un rustique appentis qui n'est autre chose apparemment que la chambre à coucher des chèvres.

Puis, alerte et fredonnante, elle s'en revient vers l'ermitage.

A son approche, Georges Deshayes s'est levé lentement et va pour saluer sa jeune paroissienne de son plus doux sourire de pasteur.

Myosotis, qui se rencontre face à face tout à coup avec une ombre noire, tout à coup bondit en arrière en jetant un cri d'effroi.

— La, la... mon enfant, s'empresse la voix évangélique du prêtre. Est-ce que par hasard vous auriez peur de moi?

— Quand je ne vois que votre grande robe noire... oui!... avoue naïvement la sauvage fillette.

Mais on se rassure bien vite en regardant votre visage... qui paraît si bon !

Et elle finit par placer sa petite main, tremblante encore, dans la main depuis un moment déjà tendue vers elle.

— Ah çà ! reprend le bon curé, de plus en plus surpris par cet étrange accueil, ah çà... mon enfant... vous n'avez donc jamais vu de prêtre...

— Jamais, du moins d'aussi près que je vous vois aujourd'hui...

Puis, se reprenant tout à coup :

— Ah !... si fait..., se récrie Myosotis. Je vous ai déjà vu, vous... au village... chez monsieur le maire... le jour même de notre arrivée en Normandie...

— C'est vrai !... répond le digne ecclésiastique, qui se le rappelle aussi, c'est vrai, mon enfant... Mais vous n'êtes donc pas de ce pays?...

— Oh! non... non... nous venons de bien loin... de bien loin... de tout le fond de la Bourgogne...

— La Bourgogne?...

— Oui... monsieur... d'un village tout au-

près de Sens... qui s'appelle Saint-Martin-sous-Bois...

— Saint-Martin-sous-Bois!...

A ce nom, pour la première fois entendu depuis vingt années, Georges Deshayes recule tout à coup, chancelle, pâlit, et porte la main à son cœur.

— O mon Dieu!... palpite aussitôt la fillette épouvantée, ô mon Dieu... est-ce que, sans le vouloir, bien assurément, je vous aurais fait de la peine?

— Non, non... mon enfant!... balbutia, en se rasseyant, l'homme de Dieu, un éblouissement... ce n'est rien... un souvenir!

Puis, après un silence, et regardant longuement la jeune fille :

— Ah!... fait-il... ah!... vous êtes de Saint-Martin-sous-Bois?

— Oui... mon bon monsieur.

— Vos parents...?

— Je ne les ai jamais connus...

— On vous appelle?

— Myosotis...

— Myosotis?

— Un joli nom, n'est-ce pas, monsieur?

— Sans doute, mon enfant... mais ce n'est point là un nom chrétien... un nom que l'on reçoit au baptême.

— Au baptême... monsieur veut rire assurément... est-ce qu'on baptise les enfants qui n'ont ni père ni mère?

A cette ingénuité des plus singulières, le bon curé regarda plus attentivement encore la jeune fille avec une sorte d'appréhension douloureuse. N'était-elle pas une de ces pauvres créatures déshéritées d'esprit et dont l'enfance est éternelle?

Mais non. Bien que la chevrière parût plus jeune encore qu'elle ne l'était réellement, déjà c'était une vraie femme par le sentiment et par la raison. Il y avait même une intelligence plus que commune dans ses beaux yeux bleus si doux, dans son sourire si plein de tendresse!

Rassuré donc par un rapide examen, mais résolu à pénétrer patiemment ce mystère, le bon curé saisit une seconde fois la main de Myosotis, et avec cette inaltérable mansuétude que donne la pratique habituelle de l'Évangile :

— Voyons! dit-il, voyons, mon enfant, entendons-

nous bien... Avant que d'être pasteur de village, j'ai longtemps été missionnaire dans des contrées jusqu'alors pour ainsi dire inconnues, j'ai catéchisé des sauvages de tout âge avec lesquels il était assez difficile cependant de s'entendre. Au point de vue de notre sainte religion, ma pauvre enfant, vous me semblez à peu près dans le même cas, mais nous parlons du moins la même langue. Causons donc, je vous en supplie, et répondez-moi avec la toute naïve franchise de vos premières paroles... Dites... voulez-vous?

— Interrogez!... fit lentement Myosotis toute pensive.

— Vous n'êtes pas baptisée, m'avez-vous dit... par conséquent, pas de première communion...

— Qu'est-ce que c'est que ça?... demanda curieusement la chevrière.

— O mon Dieu!... murmura le prêtre en levant les yeux vers le ciel; ô mon Dieu! me fallait-il donc revenir du fond des déserts de l'Amérique, pour retrouver ici, en France, des créatures plus ignorantes encore de ton nom!...

— Mais je ne suis pas une sauvage, mon-

sieur !... se récria Myosotis avec une sorte de fierté souriante. Mais je ne suis pas ignorante du bon Dieu !...

— Ah !... que vous a-t-on dit de lui?

— Que c'est lui qui a créé tout ce qui est beau, tout ce qui est grand, tout ce qui est bon... que les hommes au contraire font ce qui est malfaisant, tout ce qui est injuste... tout ce qui est laid... mais qu'il ne faut jamais leur en vouloir... car toute la loi du bon Dieu se renferme dans ces quelques mots : pas d'égoïsme, pas d'envie, pas de haine... admirez, croyez, aimez !

Rien de candide et de gracieux, rien d'angélique comme la jeune fille, en confessant cette foi simple de la nature.

Étonné, charmé, pensant en lui-même que cette charmante païenne venait de résumer ingénûment toute la religion du Christ, mais se gardant bien de l'avouer tout haut, le bon curé reprit en souriant :

— Allons... allons, mon enfant... je vois avec plaisir que nous aurons beaucoup moins à vous apprendre que je ne le croyais... Mais, dites-moi, qui vous a enseigné cela?...

— Celui qui m'a élevée... grand-père...

— Votre grand-père ?... Mais vous avez commencé par me dire que vous n'aviez point de famille ?...

— Oh ! je l'appelle ainsi parce qu'il a près de cent ans et qu'il m'a souvent répété que nos véritables parents... ce sont ceux-là qui nous aiment !...

— Et comment nommez-vous ce philosophe universel ?...

— Philosophe ?...

— Ce brave homme... veux-je dire... celui qui vous a servi de famille.

— Eh ! vous le savez bien..., répondit la fillette avec cette souriante conviction des paysans, qui ne veulent jamais admettre que vous ignoriez rien de ce qui les touche ; il s'appelle Claude Fou :

— Claude Fou !...

Ce nom réveilla tout à coup chez Georges Deshayes deux souvenirs : il avait autrefois connu le pâtureur de nuit ; tout dernièrement, dans le cabinet de M. le maire, il avait rencontré le vieux vagabond, mais sans le reconnaître encore.

— Oui... oui !... murmura-t-il donc tout en

remontant à part lui dans le passé... je me rappelle maintenant... je ne m'étonne plus de rien... Mais revenons à vous, mon enfant... Depuis quelle époque êtes-vous avec cet étrange vieillard ?

— Depuis toujours...

— Il vous a donc recueillie dès le jour de votre naissance?

— A peu près....

— Il a donc connu votre père... lui... votre mère?...

— Je le crois... mais nous sommes convenus que je ne lui en parlerais jamais; et l'autre jour encore, le jour de notre arrivée chez M. le maire, qui est bien bon pour nous, chez M. Pailleux qui paraît savoir aussi de qui je suis la fille...

— Pailleux?

Georges Deshayes marchait de surprise en surprise.

— Le père Fou m'a fait promettre de ne jamais l'interroger sur tout cela, disant que ce devait toujours être un secret... pour moi... et j'ai confiance dans le père Fou, monsieur le curé!...

— Bien .. très-bien... Parlons d'autre chose,

mon enfant... Voyons, racontez-moi vos premières impressions, votre enfance... dites-moi comment vous avez grandi, comment vous êtes devenue la grande et belle jeune fille que voici... ce que vous appréhendez, ce que vous espérez dans l'avenir?

— Dans l'avenir... rien... l'avenir est à Dieu!... comme dit grand-père... et d'ailleurs, le soleil ne luit-il pas pour moi comme pour tout le monde?... L'herbe des champs n'a jamais blessé mes pieds nus... Il reste à glaner après la moisson... Il y a de l'eau fraîche dans les fontaines... partout et toujours des fleurs... Nous avons un toit pour nous abriter, un jardin pour suffire à nos besoins, des chèvres pour société!... sans compter grand-père qui est un bien agréable causeur... Que me faut-il de plus?... Je suis heureuse aujourd'hui... Quant au lendemain, je vous l'ai dit, c'est l'affaire du bon Dieu!...

Et, toute remplie effectivement d'une souriante béatitude, elle leva tout à la fois vers le ciel et son bras mignon et ses grands yeux bleus.

Georges Deshayes écoutait avec une sorte de ravissement attendri cette perle d'innocence, cette

simple fille de la nature, qui raisonnait, au dix-neuvième siècle, en pleine Normandie, comme eût pu le faire une jeune Indienne des forêts vierges, une des premières descendantes de madame Ève, à peine au sortir du paradis!...

— Quant au passé... reprit-elle aussitôt, sans même attendre que le prêtre de nouveau l'interrogeât, et avec une sorte de plaintive mélodie dans la voix, du plus loin que je me rappelle, je me suis un matin réveillée sur une fraîche litière de bruyères et de feuilles de roses .. Au-dessus de moi, formant comme le baldaquin de mon berceau, se tenait une grande et belle chèvre... Diable-Blanc... que vous avez dû remarquer tout à l'heure en tête de mon troupeau... et qui me présentait maternellement sa mamelle pendante... C'est ainsi que je fus nourrie!... Sitôt que je pus marcher, je me roulai dans l'herbe des prés, je bondis, je courus au soleil, avec les biquettes et les bicots, mes sœurs et frères de lait. Plus tard, nous allâmes ensemble à la ville, et de même nous revînmes à la hutte, ne parlant guère plus les uns que les autres aux étrangers, car déjà grand-père me disait : « Vaut mieux fréquenter les bêtes que les gens,

mignonne, c'est moins trompeur ! » Les années se passèrent ainsi, sans changement aucun, à cela près que c'était moi maintenant qui conduisais mes chèvres, qui les protégeais, et qui, l'hiver, les nourrissais à mon tour... mais je n'en faisais pas moins partie du troupeau. Nous trottinions, nous gambadions, nous jacassions ensemble... et vous ne sauriez croire, monsieur le curé, combien c'est amusant et bavard toute la famille de Diable-Blanc ! Souvent aussi, dans les champs ou à la ville, tous les soirs, en rentrant à la hutte, nous causions longuement tous les deux, grand-père et moi... et faut voir comme il sait dire des choses touchantes et raconter de belles histoires, le bon vieux pâtureur de nuit ! Pas n'est besoin, je vous le jure, de parler avec d'autres quand on a le bonheur de l'avoir pour compagnon... Un jour, enfin, grand-père m'a dit que les médecins m'ordonnaient l'air de la mer, qu'il fallait partir dès le lendemain, dès le soir même vendre les maquettes... Oh ! comme j'ai pleuré cette nuit-là !... Mais grand-père voulait... et quand il veut, grand-père !... Enfin, j'ai pu garder Diable-Blanc... Oh !... celle-là, par exemple... je serais morte plutôt que de me séparer de

Diable Blanc! une nourrice... songez donc!... presque une mère!... Elle nous a donc suivis durant toute la route... Nous sommes arrivés tous les trois... M. Pailleux m'a donné vingt louis... (le prêtre eut un geste de stupéfaction)... vingt louis pour nous établir ici... Grand-père arrangea son nid tel que vous le voyez maintenant... Hein!... comme c'est gentil... J'ai pu racheter des chèvres.. je vais vendre leur lait à Trouville où j'ai trouvé tout de suite une quinzaine de pratiques qui ne marchandent pas... et déjà je me sens plus contente encore de mon destin qu'en Bourgogne... L'herbe normande est si bonne!... et puis, c'est si beau, la mer!... Que vous dirai-je de plus, monsieur le curé?... Vous me demandiez mon histoire... voilà... Je suis née comme un cabri... j'ai été élevée comme une biquette... je vis, je vivrai, et probablement je mourrai comme...

— Comme une chèvre!... acheva le serviteur du Christ avec une triste amertume.

— Comme une chèvre!... répétèrent affirmativement et joyeusement deux voix.

Celle de Myosotis d'abord... celle ensuite de son grand-père, qui arrivait sans avoir été entendu,

une manne de crevettes sur son épaule, et qui de son air narquoisement sentencieux ajouta :

— Monsieur le curé pense-t-il donc que le destin des femmes pauvres soit de beaucoup préférable ici-bas?...

— Claude Fou!... s'était écrié le pasteur en se relevant vivement.

— Ah! fit le pâtureur de nuit en se déchargeant de sa manne contre la muraille de sa maisonnette, ah! monsieur le curé me reconnaît aujourd'hui!

— Georges Deshayes! répondit fraternellement le prêtre. Pour toi, Claude Fou, je veux être Georges Deshayes toujours.

Et il lui tendit la main.

— A la bonne heure! fit le vieillard en acceptant avec une véritable joie cette marque de sympathie. Merci de vouloir bien vous souvenir de moi, monsieur le curé, car vous êtes un de ces hommes... hélas! bien rares... que j'estime et que j'aime!

— Tant mieux, Claude... vous ne m'en comprendrez que mieux... il faut que je vous parle!

A ces mots qu'avait soulignés le regard du prêtre, le pâtureur de nuit se tourna vers Myosotis, et d'une voix qui était une caresse :

— Tu l'entends? fit-il ; monsieur le curé voudrait causer seul à seul avec moi... Laisse-nous, mignonne.

— D'autant plus volontiers, consentit-elle gracieusement, que l'heure approche du souper de mes sœurs... et que voici justement ma mère Diable-Blanc qui m'appelle... Au revoir!...

Et légère effectivement comme un cabri, elle disparut vers l'appentis qui servait d'étable à ses chèvres.

— N'est-ce pas..., avait dit en la regardant s'éloigner le vieux vagabond orgueilleux, n'est-ce pas qu'elle est charmante?

— Claude Fou, débuta d'un ton plus sévère le curé, quelle est cette enfant?

— Georges..., répondit après un silence le vieillard évidemment embarrassé, Georges Deshayes, demande-moi tout, excepté cela... En arrivant dans ce pays, j'ai promis... à quelqu'un, j'ai juré de garder ce secret tant que nous serions en Normandie... Tu es un honnête homme, Georges Deshayes, tu ne voudrais pas m'empêcher d'agir en honnête homme!

— Soit .., murmura le prêtre avec un long étou-

nement... Mais, du moins, d'où t'est-elle venue? Comment et quand l'as-tu adoptée?

— Le 27 novembre 1814... dans le tour de l'hospice des enfants trouvés... à Sens.

— A Sens!...

— Voilà tout ce qu'il m'est permis de révéler sur son origine... Tout ce que je puis te dire, d'ailleurs, c'est qu'à partir de ce jour-là... moi... l'ivrogne... je n'ai plus bu que de l'eau... moi... le vagabond, le cynique... je suis devenu un homme... un père pour cette enfant!

— Un père!... Ah! Claude... oses-tu bien te vanter ainsi devant moi, qui te trouve au contraire si coupable!...

— Coupable!... envers elle!... moi!

— Oui!... criminel... d'avoir élevé cette jeune fille en dehors de toute instruction et de toute morale... en dehors même de toute religion!

A ce reproche directement formulé, le sentencieux vieillard se redressa tout à coup, et posant un doigt sur son front intelligent :

— Le meilleur livre, dit-il, le voici!

Puis, appuyant l'autre main sur son cœur :

— Je ne reconnais d'autre morale, continua-t-il,

que celle que Dieu lui-même a mise en nous, et qui se nomme la conscience!

Embrassant enfin d'un geste superbe la majestueuse immensité qui les environnait, le presque centenaire conclut par cette troisième réponse :

— La seule et véritable Église... la voilà.

Mais l'évangélique pasteur ne s'en émut pas plus que des deux premiers paradoxes, et, avec une autorité toute-puissante, quoique bien douce encore :

— Claude! répliqua-t-il en souriant... vieux Claude... vieux Fou!... cesse de philosopher au moins avec moi. Je te connais depuis longtemps; tes actes valurent mieux toujours que tes paroles, et quelque païen que tu t'efforçasses de paraître, en dépit de toi-même, tu fus toujours profondément et charitablement religieux!... Je n'en voudrais d'autre preuve, au besoin, que la touchante conversation que je viens d'avoir avec ton élève. Pauvre jeune fille!... Crois-moi, Claude, tu t'es trompé à son égard. Cette existence en dehors de la société, cette longue école buissonnière que tu prolonges depuis près d'un siècle, moitié par paresseuse critique, moitié par fantasque orgueil; cette vie de Diogène campagnard, déjà bien mau-

vaise pour un homme, ne saurait nullement convenir à une jeune fille... Tu en conviendras toi-même, car tu l'aimes ! Laisse-moi donc intervenir, à mon tour, dans l'éducation de Myosotis... laisse-moi donc lui apprendre à lire autre part que dans ce grand livre de la nature, que je sais apprécier et comprendre autant que toi, sois en bien certain, Claude Fou... Avant tout et surtout laisse-moi faire de ta fille une chrétienne !

Sous la paternelle admonestation de ce contradicteur qui comptait à peine cependant la moitié de son âge, mais en qui parlaient à la fois et la religion et le bon sens social, l'indépendant vieillard avait peu à peu courbé la tête. Lorsque le prêtre eut fini de parler, il resta longtemps encore sans répondre. Mais enfin il releva ses yeux si fiers tout à l'heure et dans lesquels maintenant perlait une larme près de tomber. Puis, après un dernier effort sur sa sauvage récalcitrance, sur sa philosophie vaincue :

— Georges Deshayes, répliqua-t-il, à tout autre qu'à toi je dirais non, et je rirais. Mais tu m'es connu... je t'ai vu brave et te retrouve sage... Je sens en toi une haute raison et un grand cœur...

Du reste, il y va peut-être de la félicité, du salut de Myosotis!... Je t'admets donc de moitié dans mon adoption... agis avec mon enfant comme tu l'entendras... je te l'abandonne!

— Bien... bien, Claude Fou! s'écria Georges Deshayes en serrant dans ses bras le vieillard ému. Dès demain je commencerai la catéchisation de sa jeune idolâtrie... et qui sait? peut-être en même temps la tienne!...

Cette fois, le vieux cynique se reprit à sourire et de nouveau branla son front chauve.

Le bon curé ne jugea pas convenable d'insister dès ce premier soir, et, comme la nuit commençait à venir, il se leva pour le départ.

Mais, ambitieux d'avoir du moins le dernier mot, désirant peut-être aussi ne pas laisser trop mauvaise opinion de lui-même au bon curé, le vieillard, à moitié converti déjà, lui reprit la main à son tour :

— Georges, il ne faudrait pas cependant me trop mésestimer à l'endroit des principes religieux que je n'ai pas donnés suffisamment à ma fille. Je lui ai bien souvent parlé de Dieu, et devant moi,

chaque soir, chaque matin, je lui ai fait une sainte habitude de la prière.

— La prière ! répéta tout à coup, à côté d'eux, la voix tendrement émue de Myosotis, qui, sa cruche remplie de lait sur l'épaule, revenait à son tour prendre congé du bon pasteur, la prière... oh ! oui... croyez-le, monsieur ! depuis le jour où j'ai pu murmurer d'autres accents que ceux de mes chèvres, jamais je ne me suis endormie sur ma couche de bruyère, jamais je n'ai salué le retour du soleil, sans joindre les mains, sans m'agenouiller devant une sainte relique, avec laquelle grand-père m'a souvent dit que j'étais née, et qui ne me quitte jamais... La voici... monsieur le curé... tenez !...

Et la jeune fille tirait de son sein une humble chaînette noire, à l'extrémité de laquelle pendait une croix d'argent.

— Un crucifix ! murmura le prêtre étonné, en avançant la main, un chapelet !...

Myosotis s'empressa de le dépasser de son cou, de le remettre au bon curé.

Puis, déjà prête à fléchir le genou :

— Voulez-vous, dit-elle, que je récite devant

vous la prière que m'a apprise grand-père?... Voici justement l'étoile du berger qui paraît... c'est l'heure !...

Mais Georges Deshayes venait tout à coup de pousser un grand cri.

Et pâle maintenant, l'air hagard, la poitrine palpitante, en proie tout entier à une incompréhensible et soudaine émotion, il tournait et retournait entre ses frémissantes mains la modeste relique que venait de lui remettre Myosotis... il la regardait de plus près, de plus près encore... il répétait fiévreusement, d'une voix inarticulée, délirante, folle :

— C'est cela !... c'est bien cela !... je ne me trompe pas?... Non... non !... mais comment? comment?

— Qu'y a-t-il donc? demandaient depuis un instant le vieillard et la jeune fille. O mon Dieu... monsieur le curé... qu'avez-vous?

— Rien... rien !... fit-il en éloignant Myosotis d'une main qui tremblait de plus en plus.

Puis, attirant à l'écart le pâtureur de nuit :

— Claude Fou !... saccada-t-il d'un accent rapide, mon vieil ami... cette croix, ce chapelet m'ont

appartenu... Le 24 février 1814, Marie-Rose me les avait donnés... vous savez bien... Marie-Rose!... en échange de cet anneau que voici encore à mon doigt... La fatale nuit de son mariage, en la quittant pour jamais, elle me rendit l'anneau... moi, la croix et le chapelet... ceux-ci... oh! n'en doutez pas, ce sont bien ceux-ci... car dans le crucifix, comme dans la bague... il y avait nos deux noms gravés... Ils y sont encore... voyez plutôt, Claude... voyez!...

En même temps, l'ex-lieutenant des vélites ouvrait l'anneau, ouvrait la croix dans une secrète rainure jusqu'alors restée inconnue de Myosotis

Dans l'intérieur de chacun de ces deux simples bijoux, il y avait écrit :

Georges Deshayes. — Marie-Rose.

A son tour, le vieillard devint non moins stupéfait, non moins agité, non moins subitement ému.

— Où avez-vous trouvé ce chapelet? poursuivait impatiemment déjà le curé. Claude, qui a donné ce chapelet à cette jeune fille?

— Mais..., balbutia le vieux vagabond, qui sem-

blait vouloir et ne pas oser encore parler, mais il était au cou de l'enfant... lorsque je l'ai recueillie...

— Dans le tour de l'hospice de Sens?

— Oui.

— Mais... alors... comment?... pourquoi?... par quel mystère?... Cette croix devait être pour Marie-Rose une relique sacrée. . Mais expliquez-moi donc comment cette croix a pu venir au cou d'un enfant trouvé!... Vous savez quels sont les parents de cette jeune fille... vous me l'avez dit... plus de restriction maintenant... Il faut me dire quelle est cette enfant!

— Georges, répliqua énergiquement le vieillard après une courte hésitation, Georges Deshayes... j'ai juré!...

— Oh!...

— D'ailleurs... je vous le jure à votre tour... je ne comprends rien encore moi-même à l'histoire de ce chapelet... Tout cela confond, bouleverse toutes mes idées... j'ai besoin de me recueillir avant de vous répondre... de me rappeler... d'observer... Qui sait, peut-être... de... Georges, je vous en supplie... ne m'interrogez plus à ce sujet avant que

je vous en reparle moi-même... Je ne sais rien, je vous le jure!... Je n'aurais rien à vous dire qui pût vous satisfaire aujourd'hui... Accordez-moi quelques jours... une semaine... un mois, s'il le faut... Je suis un vieil entêté! vous ne l'ignorez pas... j'ai l'habitude d'agir seul, à ma guise... Laissez-moi faire!... vous ne pouvez douter que je ne travaille ardemment à la découverte de ce mystère... Ne s'agit-il pas de Myosotis? Donc, c'est convenu... Calmez-vous... revenez nous voir... mais qu'il ne soit plus question de rien entre nous deux... Occupez-vous d'elle seulement... commencez avec elle la mission que vous vous êtes imposée... qui sait? le doigt de Dieu peut-être est-il dans tout cela? peut-être n'est-ce pas par simple attraction évangélique qu'il vous est venu au cœur le saint désir de la nommer votre fille!...

— Oh! oui... oui... c'est Dieu qui m'a conduit ici par la main... Faites ainsi qu'il vous plaira de faire, Claude... j'ai foi pour le reste en Dieu!

Et rasséréné par cette pieuse espérance plus encore que par les promesses du vieillard, qui ne manquait pas cependant à cette heure d'une certaine autorité patriarcale, le bon curé reprit au

bout de quelques instants le chemin de son presbytère; mais il voulut être reconduit jusqu'à la barrière de l'enclos par la jeune chevrière, au front de laquelle il mit en partant un baiser.

Quant à Claude Fou, pour la seconde fois depuis son arrivée à *Fleur-sur-Mer*, il resta tout songeur.

Et, seul au milieu de la nuit, accoudé sur une roche qu'éclairait la lune, son grand feutre fantastiquement rejeté en arrière, il murmura, d'une voix qui se perdit dans le fracas de la mer montante :

— Oh !... Pailleux... Pailleux... je te surveillerai maintenant... car tout ceci... c'est bien étrange !

II

— Retour. —

Arthur Campagne, ce matin-là, n'était pas content du tout.

Peut-être le jeu l'avait-il trop obstinément maltraité cette nuit-là; peut-être sa Bastringuette l'avait-elle un peu plus trompé que de coutume; peut-être, enfin, le souvenir de Madeleine lui revenait-il plus vif en ce moment, comme un remords importun.

Mais la principale cause de sa mauvaise humeur... faut-il vous l'avouer franchement... provenait surtout de deux ou trois pauvres pièces d'or qu'il tournait et retournait entre ses doigts contristés, avec une grimace des plus significatives, et qui, sans aucun doute, étaient les dernières miettes du dernier billet de mille francs expédié par le bonhomme Campagne.

Ajoutez que, devant le fils mal satisfait, une lettre était entr'ouverte, qui, cette fois enfin, disait : Non ; qui commandait : Viens !

— Allons ! se dit finalement le fils prodigue, il n'y a plus moyen d'obtenir d'argent sans me montrer moi-même, sans aller tirer ma carotte à bout portant : il me reste juste le prix d'une place de coupé ; partons !

— Partons ! répéta tout à coup, du seuil, la voix éplorée d'Agénor-Népomucène Tartempion, dit Prix-d'Honneur, qui arrivait essoufflé, effaré, et (travestissement des plus bizarres, car on était en plein jour) fagoté de pied en cap en mascarille de haute comédie.

— Oh ! la bonne tête ! jamais je ne t'ai vu si laid ! s'écria Campagne fils ; d'où diable sors-tu donc ainsi ? Nous ne sommes pourtant plus en carnaval !

— C'est toute une histoire, gémit profondément Agénor, en se laissant aller sur un fauteuil avec la dramatique majesté d'une grande déconfiture. Ecoute et frémis !

Arthur alluma un cigare, et se mit à relire la lettre de son père. — Règle générale, on ne lit ja-

mais les lettres paternelles que lorsqu'il n'y a rien dedans, mais on les relit alors plutôt deux fois qu'une.

— Tu n'ignores pas, commençait cependant Tartempion, que malgré les triomphes universitaires qui m'ont rendu si célèbre, j'ai essayé déjà plus de vingt métiers, sans obtenir autre chose de chacun d'eux que beaucoup de désagréments. Les tribulations successives de ma défunte tragédie, en dernier ressort sifflée comme pantomime aux Funambules... une impertinence échappée à cet imbécile de Follavoine, la grâce drôlatique surtout dont je suis abondamment pourvu, tout enfin me conseillait de me faire comédien.

— Toi... comment!... tu as osé...?

— Hier soir, déclama funèbrement Népomucène, au théâtre des Batignolles, et dans la haute comédie, comme tu vois! La mise est décente, hein! n'est-ce pas? je l'obtins d'un costumier téméraire qui me fit crédit sur ma bonne mine... et sur mes habits quotidiens ; mais nous reviendrons à ce détail, passons! J'arrive donc, nippé congrûment, au théâtre en question ; on jouait, en commençant, la pièce où j'avais l'honneur de figurer...

le Menteur, mon petit... du Corneille... rien que ça ! Venait ensuite une exhibition de singes savants. On frappe les trois coups, le rideau se lève, quel taf, mon vieux ! Enfin, tant bien que mal, je me remets... j'avais le temps, n'apparaissant qu'au troisième acte. Les deux premiers vont cahin caha ; on ne se fatiguait pas pour applaudir, mais on se gênait pour bâiller... un petit four honnête et modéré quoi ! un silence hyperboréen ! Ma réplique survient, je m'élance en scène : tonnerre soudain d'applaudissements et de rires ; flatté par cet accueil enthousiaste, je salue ; on rit et on applaudit encore plus fort... puis nouveau silence... Je commence mon rôle, mais à peine en avais-je articulé le premier hémistiche, qu'un immense cri de stupeur et de désappointement s'élève de toutes les parties de la salle... qui se met tout à coup à siffler avec rage... Imbéciles ! ils avaient espéré, en me voyant, que la comédie était terminée : ils m'avaient pris pour le premier des singes savants !

— Ah ! éclata de rire à son tour Arthur, ah ! ah ! je comprends, mon pauvre Népomucène, je comprends à merveille que le public ait pu se faire illusion... mais aussi pourquoi diable as-tu parlé ?

— Allons, bon! trépigna Népomucène en jetant sa perruque à la tête de son ami, te voilà comme ces cannibales de la banlieue. « Il a parlé, s'écriait l'un, c'est un faux singe! Non, vociférait un autre, il n'y a jamais eu de chrétien aussi laid que cet animal-là! — C'est un homme des bois, piaillaient les femmes. — C'est un *ourang dégoûtant*... faites venir les autres..., répétait tout le monde en chœur; amenez ceux qui ne parlent pas, qu'ils paraissent... etc., etc., etc. » Je te laisse à penser l'humiliation trop légitime, le dépit croissant qui remplissaient le cœur de ton illustre ami... Je suis laid, je ne le conteste nullement, je me plais à le reconnaître, mais, enfin, je suis fait à l'image de Dieu, j'appartiens au *genus homo*. J'ai droit de me formaliser qu'on me prenne pour un singe!

— Savant, intercala peu généreusement Arthur, tu l'es... très-savant.

— Oui, mais pas chimpanzé du tout! Je me formalise donc, je m'avance majestueusement vers la rampe... je vais pour écraser le public de mon éloquence... mais le tapage redouble aux premiers accents de ma voix. Je te fais grâce de toutes les nouvelles invectives qui viennent froisser ma di-

gnité, de tous les... «Décidément il parle, on trompe le peuple... laissez-le donc s'expliquer... c'est peut-être un singe perroquet... qu'il s'explique... » Je m'explique donc enfin : « Messieurs, je suis un homme. — Bah ! s'écrient les uns. — Non, non, récusent énergiquement les autres. — Messieurs, j'ai eu le grand prix d'honneur au concours général, il y a trois ans... Mesdames, j'ai fait mes preuves ! » C'était risqué ; je l'avoue. Il m'arrive une pomme crue sur l'œil gauche... «Imbécile ! que je riposte tout naturellement. — Il insulte le public..., s'écrie un sapeur-pompier ; à la porte l'animal !... Des excuses, Jocko ! » Et une seconde pomme m'atteint, mais sur l'œil droit cette fois, et cuite. C'en était trop, tu l'avoueras. Je m'avance d'abord vers les impertinents, et, pour un instant du moins, dominant le tumulte : «Messieurs, m'écriai-je, les animaux ne sont pas sur la scène, mais bien dans la salle, c'est là qu'est la ménagerie, c'est là que se sont donné rendez-vous, ce soir, tous les ânes et toutes les ânesses de Montmartre ! » Et, pour corroborer cette apostrophe, ramassant tout d'abord les projectiles, je les rejette à mon tour à ces stupides Batignolliens. Ils ripostent ; je saisis les

chaises qui se trouvent sur le théâtre, les tables, les accessoires, et le tout passe successivement dans la salle... Quels hurlements! quelles fureurs! Je persévère nonobstant... Le combat se généralise... mais, bombardé par toutes les banquettes, mitraillé par tous les végétaux dont les aristarques de la banlieue font leur pâture dramatique, écrasé sous le nombre de mes adversaires, je devais infailliblement finir par être vaincu... Déjà l'instant funeste approche où je vais être contraint à battre en retraite... Déjà les plus intrépides, escaladant l'orchestre des musiciens, s'arment, qui du violon, qui de la clarinette. La grosse caisse bientôt va se crever sur ma perruque. La contre-basse s'apprête à suivre la grosse caisse... Il le fallait, je prends la fuite, non moins talonné que feu M. de Pourceaugnac... Je grimpe à un portant de coulisses, poursuivi par mille voix qu'il me semble toujours entendre : « Jocko nous échappe... c'était un animal dangereux... pourquoi l'a-t-on lâché?... — Mes enfants, domine paternellement le commissaire de police, réintégrez-le dans sa cage, et allons en faire un solennel hommage au Jardin des Plantes... Vous ne serez pas oubliés, je vous le promets... on

écrira dessus : Donné par les habitants de Batignolles ! etc., etc. » Je n'entendais plus. Déjà parvenu dans les frises, j'agrippe une corde flottante et m'élance, avec l'agilité bien connue de feu Mazurier, jusqu'au plus haut du cintre, où devaient finir mes tribulations mascarilliennes. Un honnête machiniste, que sans doute la Providence avait placé là, me prit en pitié, et déroulant un fond d'air, mais sans trop savoir lui même ce que j'étais : «Cache-toi là dedans, me dit-il, pauvre bête.» Je ne relevai pas le mot. La meute approchait... je me blottis dans mon nuage... je fus sauvé ! C'est là que j'ai passé la nuit, avec une noix de coco que m'apporta plus tard mon généreux libérateur, de plus en plus abusé sur mon identité ! C'est de là que je viens de redescendre ce matin, précautionneusement aidé par l'hospitalier machiniste, qui appréhendait pour lui-même les effets de sa complaisance hasardeuse, et qui, doutant encore, me dit d'une voix émue : « Qui que tu sois, je te serre de bon cœur la patte... ou la main... Fiche-moi le camp plus vite que ça ! » Je ne demandai pas bis... Je tournai le dos à la cité maudite des Batignolles, je traversai la capitale en me donnant les airs d'un

laquais étranger... et me voilà... renonçant pour jamais au théâtre en général, et en particulier à la grande livrée.—Arthur, prête-moi vingt francs, que j'aille la retroquer contre mes frusques. —*Amen !*

Et il tendit la main... ou la patte.

Arthur Campagne, qui durant toute cette nouvelle odyssée tartempionienne s'était incessamment tenu les côtes de rire, s'interrompit tout à coup, et montrant le peu qui lui restait d'argent :

— Agénor, dit-il avec un véritable regret, tu sais que je ne t'ai jamais rien refusé... mais aujourd'hui... la. . vrai... c'est impossible... Tiens... voici le fond de la caisse... C'est juste ce qu'il me faut pour m'en retourner ce soir même à Hennequeville...

— Tu pars! gémit Nepomucène avec une consternation profonde.

— Mon budget de cette année ne passerait certainement pas, si je n'allais le discuter en personne auprès du papa Campagne.

— Une idée!... s'écria Tartempion, si tu m'emmenais avec toi?

— Je ne demanderais pas mieux, mon pauvre ami... mais pas de quoi payer les deux places!

— Comment vais-je faire jusqu'à ton retour?... reprit ingénument Prix-d'Honneur de plus en plus atterré. Depuis qu'on m'a mis à la porte des réfectoires scolastiques, depuis que je ne suis plus *endortoiré* ni *uniformé* par les divers chefs d'institution de la capitale, depuis près de cinq ans, c'est toi qui m'as logé, vêtu, nourri... et je t'en récompenserai peut-être un jour... va... car je ne suis point un ingrat... Mais que veux-tu donc que je fasse sans toi? Que veux-tu que je devienne sans argent, sans local, sans amitié, surtout sans habits?... car, enfin, je ne puis pas décemment rester ainsi travesti en laquais de bonne maison, jusqu'à la fin des vacances...

Rien de piteux, rien d'affectionné, rien de *caniche* comme l'infortuné Mascarille en prononçant cette lamentable et naïve élégie.

Campagne fils n'y put tenir davantage, et d'un ton de charitable camaraderie, s'écria :

— Allons... au lieu d'une place de coupé, nous en prendrons deux sur l'impériale... et tu seras du voyage!

Dire la folle joie, la touchante reconnaissance de Tartempion, ce serait impossible.

Mais une nouvelle difficulté se présenta. Arthur n'était pas de la même taille que Népomucène, Arthur n'avait plus de quoi dégager la défroque d'Agénor. Comment habiller Agénor?...

— Bah! résolut philosophiquement celui-ci, je ne suis pas fier, moi... j'irai là-bas en Mascarille... et tu me présenteras comme ton domestique... ça fera bon effet!...

Après une légère opposition de la part d'Arthur, ce bizarre arrangement fut néanmoins adopté.

Le soir même, nos deux amis partaient, juchés à la cime d'une de ces montagnes roulantes qu'on appelait autrefois les messageries Laffitte et Caillard.

Arthur était silencieux, et comme à l'avance inquiété par un double remords; il allait de nouveau mentir à son père qui ne l'avait pas revu depuis deux ans... il allait se retrouver dans le voisinage de Madeleine!

Agénor, lui, ne se sentait pas d'allégresse. C'était la première fois que le pauvre diable dépassait les sept collines sacrées de la vieille Lutèce. Au delà, tout était pour lui nouveauté, étonnement, enthousiasme. Il jacassait, il chantait, il riait, il gesticulait des pieds et des mains, il laissait flotter follement

sa rousse crinière à toutes les brises enivrantes de la bienheureuse grande route sur laquelle, pour la première fois de sa vie, il s'élançait vers l'inconnu et galopait en toute liberté !

Bientôt, les pommiers remplacèrent les ormeaux ; on était en Normandie... on côtoyait les adorables vallons qu'y forme la Seine, revenant comme à regret à chaque instant sur ses pas... on traversait Rouen.... on atteignit le Havre !

— Quel pays ! dithyrambait l'enthousiaste Tartempion ; quel aspect, quelles perspectives, quelles merveilles de la nature !... N'oublions pas cependant les hommes, s'il vous plaît?... ils ont leur large part sur cette noble terre normande... Quels souvenirs !... quels monuments !... quels trésors ! si j'avais le loisir de les étudier, quels trésors pour un archéologue tel que moi ! Quant aux modernes, ce ne saurait être mieux, mais c'est aussi bien. Au lieu de ne trouver, comme partout ailleurs, sur les piédestaux des places publiques, que de la graine d'épinards, et toujours de la graine d'épinards... pour uniques statues, pour vrais grands hommes, on rencontre à Rouen : Corneille, Boïeldieu, Géricault... au Havre : Bernardin de Saint-Pierre et

Casimir Delavigne... A la bonne heure!... Vive la grande race qui jadis sut élever des cathédrales immortelles et conquérir des royaumes tout entiers, qui maintenant encore est le sanctuaire toujours vivant, toujours debout, des lettres et des arts!... O ma brave et verte Normandie, je suis fier de toi, va... je t'admire et je t'aime!

Et cent autres divagations plus ou moins voisines de la vérité ; car, si les Normands ont conquis l'Angleterre, ils ne songent guère plus aujourd'hui qu'à la conquête des pièces de cent sous... car, s'ils possèdent les plus rares morceaux de l'art gothique, ils en ont transformé les trois quarts en écuries ou en entrepôts... car, s'ils montrent avec orgueil les statues de leurs illustrations artistiques et littéraires, il n'y a pas mal de Rouennais actuels qui pensent que Corneille et Boïeldieu sont les inventeurs de la rouennerie et du sucre de pomme, pas mal de Havrais qui sont portés à croire que Bernardin et Delavigne étaient deux forts négociants en coton!

Il est vrai qu'à mon sens comme à celui de Tartempion, la Normandie est toujours le pays le plus verdoyant et le plus joli du monde.

Mais revenons à nos deux voyageurs.

Jusqu'au moment où l'on quitta le quai, la jubilation d'Agénor se soutint dans toute sa bruyante exubérance ; mais sitôt que les deux larges roues commencèrent à battre les flots, un tantet orageux... gais babillages, fanfares vocales, éclats de rire continus, tout s'évanouit comme par enchantement. Au milieu de la baie, Tartempion lui-même s'éclipsa complétement, pour ne reparaître qu'un grand quart d'heure après l'arrivée à Honfleur, mais trébuchant, livide, méconnaissable. Hélas! l'infortuné Népomucène n'était pas destiné, sans aucun doute, à toutes les petites turpitudes burlesques de la vie, il avait eu affreusement le mal de mer.

Fort heureusement, en pareil cas, dès que les deux pieds se sont reposés d'aplomb sur le plancher des vaches, tout se dissipe.

Tartempion redevint donc aussitôt le Tartempion du départ.

D'ailleurs, on devait achever pédestrement le chemin de Honfleur à Hennequeville, par la route, ou plutôt par le sentier le plus charmant qui soit peut-être dans notre charmante France. Fraîches

haies, murmurantes arcades de feuillage, grands prés fleuris, accidents rocailleux, pittoresques ravins, fermes à chacune desquelles on rêve au bonheur qu'on aurait d'habiter là, splendides échappées sur le ciel et sur la mer... et tout cela par une belle matinée d'automne, tout cela plein de bourdonnements d'insectes et de chants d'oiseaux, de moutons paissant, et de grandes vaches noires qui vous regardent au passage avec leurs gros yeux étonnés, de vagues écumeuses à l'horizon, de folles ondulations d'herbes jaunissantes tout autour de vous, de terrestres parfums, de grand air salé, de rayons émiettés sur vos pas par les branches... Oh! tout cela, quand on a le cœur impressionnable et qu'on n'a pas beaucoup plus de vingt ans... tout cela c'est une vraie matinée du paradis !...

Agénor, littéralement, était ivre.

D'enthousiasme seulement d'abord,

Puis, bientôt, un tantet d'autre chose.

Depuis le départ de Paris, effectivement, Tartempion sans cesse répétait :

— Il va falloir festoyer le Bacchus normand... Je veux boire à longs traits la petillante liqueur de la pomme!

Un premier cabaret se présentant donc avec cette enseigne : *Cidre à dépoteyer*, Népomucène entra vivement, et dit :

— Dépoteyez-moi du cidre... mais pas dans un simple verre... Fi donc !... pas dans un vulgaire gobelet, pas même dans un de ces bols à fleurs rubicondes comme j'en vois un troupeau rangé sur le bahut... cela ne me suffirait pas... non... Je désire faire honneur au noble jus du fruit qui perdit Ève la blonde... je veux le savourer dans le vrai hanap villageois, dans un vidercome calvadocien... à l'antique... à la paysanne, à la normande !...

Après avoir longuement contemplé ce buveur inconnu d'un air tout ébahi, la cabaretière répliqua :

— Monsieur désirerait-y qu'on allisse lui crir une gatée ?...

— Va pour une gatée... madame Grégoire.... Allissez me la crir !

L'aubergiste, qui s'appelait Nanon, prit nonobstant le chemin de son cellier, et ne tarda pas à reparaître avec une énorme sébile en bois, dans laquelle un bœuf ayant très-soif aurait pu se désaltérer facilement.

La susdite auge était pleine, bien entendu, de cidre mousseux.

— Vivat! s'écria triomphalement Népomucène en enlevant à bout de bras cette agreste terrine d'un notable poids. Vivat!... voilà bien la coupe demandée, la coupe des gothiques festins... la coupe des preux de la table ronde... Guillaume le Conquérant, je la vide à ta santé, à celle de tes compagnons démesurément chevelus!...

Illustres chevaliers, c'est à vous que je bois,
C'est à vous que je bois... c'est à vous que je bois!

Et portant à ses lèvres la gatée, non sans peine, il l'ingurgita d'un seul trait.

— Ouf! fit-il alors, soufflant non moins que le bœuf dont nous avons parlé plus haut, mais avec un anacréontique transport. Ouf! voilà ce qui s'appelle une libation... il me semble que je suis le roi d'Yvetot... Si mes moyens me le permettaient, je me ferais apporter un bonnet de coton... et un âne... sans omettre Jeanneton..... saperlotte! mais nisco à l'escarcelle... partant, rattachons-nous une paire de pattes... et filassons!... Au revoir, madame

Grégoire... vive la gatée... vive le cidre... Et dire qu'un pareil nectar n'a pas encore enfanté ses poëtes !... Parole d'honneur, si je me fixais sous ce congratulant climat, et que je ne fusse pas dégoûté de la littérature légère, je me ferais l'Horace du cidre... ou son Béranger.

Et sur cette fanfare, on repartit.

Tous les trois kilomètres environ, nouvelle branche de houx, nouvelle attrayante enseigne, nouvelle halte copieusement arrosée...

Or, comme d'Honfleur à Hennequeville, on compte un peu plus de deux lieues et demie, total quatre gatées... c'était de quoi remplir le ventre de Silène.

Aussi, lorsqu'on aperçut au dernier détour de la dune les rochers d'Hennequeville, Tartempion se trouvait dans cette aimable *plesnitude* que vante si fort Rabelais dans son troisième chapitre de Pantagruel.

De plus, Agénor commençait à se frotter de temps à autre l'abdomen, avec des grimaces de plus en plus singulières : c'était l'effet du jus de la pomme qui se préparait.

Quant à Arthur, il avait laissé faire son compa-

gnon, mais sans l'imiter, sans même en rire.

Car l'appréhension devenait de plus en plus forte en lui-même, à mesure qu'il approchait de son village... car il avait peur de rencontrer la belle Madeleine sur son chemin... car il avait écrit pour annoncer son retour, et tremblait de voir se dresser tout à coup, derrière chaque haie, derrière chaque accident de terrain, l'ombre accusatrice de son père.

Ce pressentiment, en effet, ne tarda pas à se réaliser; le bonhomme Campagne accourut, mais les bras ouverts et non pas le front grondeur, mais bien loin de paraître en quoi que ce soit refroidi envers son Arthur, les yeux rayonnants au contraire, et avec toutes les marques de la plus folle tendresse.

Il revoyait monsieur son fils, il pouvait enfin le presser sur son cœur; tout était pardonné, tout était oublié!

Au bout de quelques pas, cependant, aussitôt après les premières allégresses du retour, le bonhomme Campagne se retourna tout à coup vers son idole, et avec une étrange angoisse dans la voix :

— Est-ce terminé?... demanda-t-il vivement. Es-tu enfin avocat ?...

— Bientôt, père... je vous le jure... bientôt !

— Ah !...

Le jeune homme venait d'avoir un franc élan de cœur; une vraie larme brilla dans ses yeux.

De nouveau, le vieux paysan eut foi.

Ce qui ne l'empêcha pas pourtant, mais de son air de bonhomie la plus naïve, de demander pourquoi...

Forcé de répondre, Arthur allait sans doute imaginer quelque histoire, et là... franchement... d'avance il lui en coûtait.

Fort heureusement, Tartempion intervint, saluant ainsi qu'à la Comédie Française.

— Hein! bondit en arrière le bonhomme Campagne, qui n'avait pas encore aperçu notre Mascarille galonné sur toutes les coutures... hein... qu'est-ce que c'est que ça?...

—Bon! pensa Népomucène, est-ce qu'on va me prendre aussi céans pour un animal quelconque ?

— C'est un de mes anciens camarades de collége, balbutiait déjà Campagne fils, assez embarrassé de la présentation, c'est...

— Je suis le laquais de monsieur, déclara avec une respectueuse effronterie Tartempion.

— Plaît-il ?...

— Son domestique... monsieur... pour vous servir vous-même... si j'en étais capable...

— Ton domestique... Arthur... Comment! tu as un domestique? fit le vieux paysan qui n'en pouvait revenir encore, mais qui, tout en ayant l'apparence du blâme, ne pouvait se défendre de se sentir intérieurement flatté de la superbe livrée d'Agénor.

— Père, ne me grondez pas trop de ce luxe! s'excusait durant ce temps Arthur; je le paye si peu, d'ailleurs; c'est plutôt un ami que j'ai cru pouvoir obliger ainsi, et qui le mérite à tous égards... Un second grand prix d'honneur, mon père...

— Pas possible!...

— Et pourquoi pas, monsieur? demanda fièrement Tartempion, en rejetant son tricorne sous son bras, à la Frontin.

— Ah! fit notre bonhomme encore étonné, mais déjà convaincu, ah!... ah!... monsieur ton domestique a eu le second grand prix d'honneur.

Et il saluait.

Népomucène lui rendit cérémonieusement son salut, en disant :

— Oui... monsieur... je l'eus... et le nom même m'en est resté... car on m'appelle ordinairement Prix d'Honneur... Mais vous vous étonnez, je le vois, de me voir après cela porter la livrée. Que voulez-vous... monsieur... des revers de fortune... l'attachement que je porte à monsieur votre fils... la considération toute particulière qu'on gagne à servir un jeune homme de tant de savoir... de tant de célébrité déjà, bien qu'il ne soit encore aucunement connu... de tant...

Arthur arrêta tout à coup le panégyrique par un vigoureux coup de coude dans les côtes du panégyriste.

Mais le bonhomme Campagne venait de boire à la coupe enivrante de l'éloge de monsieur son fils ; il en voulait encore, toujours; il avait déjà les lèvres et les yeux tout remplis de points d'interrogation. La grande exhibition des mensonges allait infailliblement commencer. Campagne fils le comprit, et désireux d'en retarder l'heure au moins pour lui-même :

— Papa Campagne, dit-il tout à coup en embras-

sant une dernière fois le candide vieillard, permettez-moi de prendre les devants pour aller surprendre ma bonne petite Catherinette, à laquelle je vous avais bien recommandé de ne rien dire d'avance... et mon grand frère Césaire, qui n'est pas en mer probablement aujourd'hui... car c'est aujourd'hui dimanche !

— Oui... , consentit finaudement le vieillard tout en joie, oui... oui... je ne les ai avisés de rien. . Va leur faire ta surprise, mon garçon... va !...

Et tandis qu'Arthur courait déjà vers Hennequeville, le bonhomme Campagne ajouta :

— Durant ce temps-là... moi... tout en cheminant du petit train-train que me permettent encore mes vieilles jambes, je m'en vais jaser avec ton beau domestique... avec ton ancien camarade, veux-je dire... avec M. Prix-d'Honneur...

Et l'entretien commença.

De ce côté, d'avance on le comprend, il n'y avait remords aucun... De plus, Agénor croyait fermement avoir affaire à un vieux Crésus de village... Les plus hyperboliques imaginations al-

laient donc se dérouler impudemment aux regards éblouis du pauvre père, les plus ébouriffantes balançoires.

Mais à peine Tartempion terminait-il ses préliminaires oratoires, à peine la grande blague commençait-elle, qu'il porta subitement les deux mains à son ventre, et s'écria :

— Aïe... aïe... aïe!...

— Qu'avez-vous donc? demanda le vieux paysan.

— Rien..., fit légèrement Prix-d'Honneur, mais avec une grimace digne de mériter la tiare à la fête du pape des fous. Presque rien... la colique!...

— Je vois ce que c'est... vous aurez bu du cidre en route?

— Un peu... trois ou quatre gatées... Aïe... aïe... aïe...

— Ah! si c'est comme ça, je comprends tout à fait... Ne vous gênez pas, mon pauvre garçon... faut de l'indulgence pour un débutant... Vous me rejoindrez plus loin...

Tartempion ne se le fit pas répéter deux fois, et disparut dans les blés, pensant avec quelque raison

que les débuts ne lui étaient décidément pas heureux.

Un quart d'heure après, nonobstant, il cheminait de plus belle aux côtés du bonhomme Campagne.

— Eh bien? demanda celui-ci avec une sorte d'intérêt.

— Ça va mieux, répondit allègrement Agénor. J'ose espérer que c'est fini.

L'interrogatoire recommença donc. La préface des réponses était terminée lorsque tout à coup... nouveau aïe... aïe... aïe...

— Encore?... fit en souriant le vieux paysan.

— Encore !... répéta Tartempion avec un geste qui valait la précédente grimace.

— Allez!

Et Népomucène s'éclipsa derrière une haie de sureau.

Mais lorsqu'il revint pour la seconde fois auprès du vieillard, sa mine était loin de paraître aussi satisfaite qu'au premier retour.

De plus, au lieu de caresser son abdomen si magnifiquement enculotté, il portait fréquemment les mains à la partie diamétralemennt opposée de

son individu, il se grattait avec une douloureuse énergie les deux antipodes de l'endroit prudemment caressé.

— Il y a donc du nouveau ? questionna derechef le bonhomme Campagne. Qu'est-ce qui vous est arrivé ?

— Un détail... faites pas attention... J'avais omis de regarder derrière moi... Une forte touffe d'horties... Aïe... aïe... aïe !... mais ça ne m'arrivera plus... Et d'ailleurs, j'espère bien... saperlotte... que c'est fini !...

Et il voulut reprendre l'entretien où il en était resté, mais on atteignait en ce moment les premières maisons du village... il était trop tard !

Durant le reste de la journée cependant, voire même durant la soirée, Prix-d'Honneur d'un côté, le bonhomme Campagne de l'autre, tentèrent à plusieurs reprises de renouer cette conversation, à laquelle s'acharnait furieusement le vieillard, à laquelle le jeune homme mettait un entêtement d'amour-propre d'auteur.

Mais il y avait décidément dans les entrailles d'Agénor comme un malicieux démon qui voulait à toute force l'empêcher de trop mentir, et qui,

chaque fois qu'il en avait assez dit, lui faisait remonter un nouveau aïe... aïe... en travers de la gorge, et le contraignait à prendre subitement le pas de course jusqu'à ce qu'il fût parvenu à se dissimuler derrière quelque feuillage des plus touffus.

De guerre lasse, le bonhomme Campagne finit par en rire.

Arthur aussi, dès qu'il fut dans le secret de la nouvelle mésaventure de son burlesque compagnon, qui de l'air le plus piteux lui dit :

— Ce matin par la mer... par le cidre ce soir... décidément me voilà purgé par tous les bouts et pour tout le restant de mes jours !

Enfin, durant toute l'après-dînée, à la fête (car c'était ce jour-là l'*assemblée* d'Hennequeville), l'hilarité se généralisa, la moquerie devint universelle, lorsque tout le village sut pourquoi. Sitôt qu'on s'était à l'envi groupé tout à l'entour du phénoménal laquais dont les paroles étaient aussi brillantes que les galons, il s'évanouissait aussitôt ; ainsi qu'une ombre étrangement effarouchée, il se prenait à courir tout à coup vers les endroits ombreux avec les plus drôlatiques contorsions, avec les plus désopilantes terreurs !

Arthur seul ne riait pas : assis sur un tertre à l'écart, il paraissait réfléchir et ne songeait même pas... Non... en proie à une sorte de malaise instinctif, il se sentait l'esprit abattu, le cœur serré, l'âme inquiète.

C'est que, depuis le matin déjà, bien des choses l'avaient sinistrement frappé.

Catherinette, bien certainement, lui avait sauté au cou avec autant de touchante tendresse qu'autrefois... mais enfin, il y avait eu comme un voile sur la surprise de Catherinette, comme une ombre sur sa joie !

L'accueil du frère avait été parfait, mais il semblait plus grave encore que d'habitude, le grand Césaire.

Puis, les domestiques moins empressés... les voisins moins respectueux... plus tard, à la fête, les camarades d'enfance, les anciens amis, moins admirateurs, moins festoyeurs, moins complimenteurs que par le passé.

Toutes choses légères, il est vrai, vagues encore... parfaitement réfutables... Mais que voulez-vous... il est de ces heures où l'on sent planer autour de soi quelque chose de fatal.

Arthur examina donc plus attentivement tout ce qui l'entourait.

Dans tous les regards des Hennequevilloises et des Hennequevillois il y avait évidemment comme une critique, comme un reproche.

Césaire était indubitablement assombri par un secret chagrin.

Le père Campagne portait une redingote outrageusement râpée... le jour de la fête du pays!

Et Catherinette donc...

A la danse du soir... au bal de l'assemblée... pas de robe neuve!

Il est vrai qu'elle ne s'en trémoussa pas avec moins de folle allégresse au bras de son cher Nicole Lambert.

— Allons!... résolut tout bas Arthur, allons... je tiendrai, vis-à-vis de moi-même, la seconde des promesses que je m'étais faites en partant il y a deux années, et mon voyage, du moins, n'aura pas été perdu pour tout le monde. Je ferai le bonheur de ces deux enfants qui me paraissent s'aimer plus que jamais... Avant de retourner à Paris, je marierai Catherinette avec Nicole.

Et se promettant d'en parler le lendemain matin

au papa Campagne, il reprit avec toute la famille le chemin de la maison.

La maison elle-même avait un air tout triste : en dépit de la joie momentanée qui s'y battait les flancs, elle semblait être en deuil.

Arthur dormit mal cette nuit-là.

Mais plus mal encore Tartempion.

Le pauvre Agénor, contraint de se relever une douzaine de fois pour le moins, erra toute la nuit autour de la ferme, ainsi qu'une âme en peine, répétant d'une lamentable voix à tous les échos d'alentour :

— Ah çà... ça ne finira donc jamais!... Au diable soit la gatée... je commence à comprendre pourquoi le cidre n'a pas ses poëtes!...

III

— Soupçons. —

Agénor commençait à peine à ronfler, lorsque Arthur se leva le lendemain matin, au jour naissant, et parcourut avec une inquiète attention la ferme encore silencieuse.

Des réparations urgentes étaient encore à faire... le pâturage était désert, l'étable vide.

Mais le bonhomme Campagne, presque aussitôt rencontré par Arthur, lui donna des réponses à peu près naturelles à toutes ses questions en apparence indifférentes.

— Père, dit alors au vieux paysan le jeune homme qui ne voulait mettre aucun retard à l'accomplissement de ses bonnes intentions fraternelles; père, est-ce que vous ne songez pas à marier bientôt notre Catherinette?

— Avec qui donc, mon fils?

— Eh, parbleu!... avec Nicole Lambert...

— Un paysan... fi donc!

Pauvre *monsieur Jourdain* paternel, il en était venu à rougir du noble métier de ses pères!

Arthur ne répliqua pas, tant il était certain de faire tourner à son gré la tête du bonhomme.

Bien plus, le laissant aller tout seul à ses semailles, il prit le chemin des terres du papa Lambert, qu'il ne tarda pas à rencontrer en grande admiration devant un magnifique champ de colza.

Immédiatement et franchement, Arthur aborda avec lui la question du mariage.

Le père de Nicole parut d'abord étonné.

Puis, avec cette narquoise finauderie du paysan français qui veut vous remettre aux calendes grecques :

— Faudra voir, dit-il, faudra voir.

— Et pourquoi ne verrions-nous pas tout de suite, Nicolas Lambert?

— Parce que... dame... enfin... je m'entends... suffit... Faudra voir.

— Voyons, ne sommes-nous pas aussi riches que vous?

— Riches?

— Parbleu !

— Autrefois, je ne dis pas ; mais maintenant...

— Maintenant?

— Dame, tu as assez saigné à blanc le papa Campagne pour comprendre qu'il ne doit plus rester grand'chose dans ses veines, à ce pauvre vieux...

— Moi... je... moi...?

— Faut pas se révolutionner ainsi l'âme, mon garçon. C'est toi qui m'as forcé de parler... j'en suis pas fautif.

— Mais, au moins, expliquez-vous.

— Pas besoin... tu es si savant... et à moins que tu ne sois devenu aveugle à Paris...

— Aveugle !...

— Ouvre l'œil, mon garçon... je n'ai que ça à te dire... ouvre l'œil et regarde autour de toi... regarde...

Et Nicolas Lambert alla tranquillement voir si la grêle de l'avant-veille n'avait pas trop saccagé ses pommiers.

Dès les premiers mots du vieux paysan, Arthur avait reculé en arrière comme à la vue d'un précipice qui se serait tout à coup creusé sous ses pas.

Resté seul, il demeura longtemps immobile...

mais les yeux vers la terre, douloureusement frappé au cœur.

Le carillon de midi le réveilla enfin.

Bien décidé à suivre le conseil de Nicolas Lambert, il reprit à grands pas le chemin de la ferme.

Un déjeuner, splendide pour le village, l'attendait.

Le père n'était pas encore de retour de sa tournée matinale.

Césaire, depuis la veille, n'avait pas reparu.

Comme d'habitude, Catherinette refusa de s'asseoir à côté de son frère et le servit.

Mais Tartempion, va-t-on dire peut-être, pourquoi ne commençait-il donc pas à remplir son rôle de domestique?

Soit qu'il ronflât toujours, soit qu'il eût été promener ailleurs sa vagabonde *papillonne*, Agénor ne s'était pas encore montré ce matin-là davantage que Césaire.

Catherinette, du reste, était empressée, câline, charmante comme toujours.

Mais, pour la première fois, Arthur remarqua que sa sœur paraissait se considérer comme son humble servante; il feignit de n'y donner pas plus

d'attention que de coutume, il fit honneur au déjeuner tant qu'il le put ; comme si de rien n'était, il annonça qu'il allait se retirer dans sa chambre pour travailler.

Il eut grand soin, cependant, de laisser la porte entr'ouverte et de se placer de façon à tout voir sans être vu.

Le père ne tarda pas à paraître, et, restant debout, passa rustiquement son couteau de poche à travers la grosse miche bise.

On n'avait pas même osé le servir sur la table de monsieur son fils !

Pour un vieux paysan, néanmoins, cela n'avait rien de bien extraordinaire encore.

Mais il ne but que de l'eau... Pour un fabricant de cidre, c'était plus grave.

D'un autre côté, par la fenêtre de sa chambre, Arthur observait presque en même temps Nicole et Catherinette en grande conférence au fond du jardin.

Nos deux pauvres amoureux n'avaient pas l'air bien en joie.

Virginie, en cornette grise, était arrivée la première, puis Paul, en gros sabots, qui ne courait

pas, cette fois, pour arriver au rendez-vous... mauvais signe... et qui sembla, dans son récit sans gestes, apporter une mauvaise nouvelle.

Quand ce fut fini, Catherinette et lui se prirent par les quatre mains et restèrent en face l'un de l'autre, la tête baissée tous les deux, l'un et l'autre sans rien dire.

Tout à coup Nicole releva la tête et le bras à la fois vers la fenêtre d'Arthur, à laquelle il parut adresser un regard, un geste de reproche et de colère.

Plus vivement encore, Catherinette arrêta d'une main ce bras menaçant et jeta son autre main aux lèvres de Nicole.

Il y eut ensuite un second entretien, un triste baiser sur le front, une séparation qui semblait être éternelle, car l'on se fuyait en pleurant.

Derrière son rideau de coutil rayé, Arthur pleurait aussi.

Mais, en ce moment, il aperçut le père qui s'en retournait aux champs, et s'empressa de redescendre en tapinois pour le suivre sans se montrer à lui.

Au lieu de se diriger sur ses propres terres, ainsi

que d'habitude, le vieillard prit le sentier qui conduit d'Hennequeville à Fleur-sur-Mer et bientôt arriva devant une grande et sombre ferme qui semblait dominer tout le pays.

Là, il s'arrêta tout à coup... puis au moment de passer sous la grande porte à grand auvent noir, il se mit à tournailler autour de l'enclos avec une sorte d'hésitation douloureuse qui devint tellement forte bientôt, que le vieillard rejeta loin de lui le bâton sur lequel il s'appuyait, avec un geste désespéré qui semblait vouloir dire :

— Non, je ne puis pas... je ne pourrai jamais...

— Quelle est donc cette ferme ? pensait, durant ce temps-là, le jeune homme qui cherchait dans ses souvenirs d'enfance. Et pourquoi donc mon père paraît-il éprouver tant de crainte et de chagrin à la fois pour en franchir le seuil ?

Le bonhomme Campagne, cependant, venait de faire sur lui-même un héroïque effort ; et, ramassant son bâton d'une main tremblante, il était enfin entré.

Arthur avança de quelques pas encore, cherchant toujours, mais ne pouvant jamais retrouver le nom de l'homme qu'allait ainsi mystérieusement visiter son père.

Tout à coup, au moment même où le jeune homme atteignait à son tour la porte, une jeune fille en sortit.

Madeleine !

Arthur voulut se rejeter vivement de côté... Madeleine fit un mouvement pour revenir sur ses pas...

Mais il était trop tard... Déjà les deux jeunes gens se trouvaient presque face à face.

Madeleine affreusement pâle... Ce qui venait surtout de lui crisper le cœur, c'était la douloureuse ressouvenance de son amour méconnu.

Arthur, au contraire, avait senti tout son sang lui remonter au visage... ce qui dominait en lui, c'était la honte.

Il se rangea donc, la tête tellement inclinée par son respectueux salut, qu'il vit à peine passer devant lui, sur le sable du chemin, l'ombre rapide de la jeune fille.

Un instant cependant cette ombre resta immobile, comme si Madeleine voulait s'arrêter... parler...

Mais non.

Portant vivement la main à son cœur, comme pour en bannir tout retour sur le passé, elle

disparut presque aussitôt, silencieuse et fière.

Longtemps encore Arthur demeura immobile et les regards comme attachés à l'empreinte légère qu'avaient laissée les pieds de la fugitive sur le sable du chemin.

C'était bien la jeune fille du pensionnat de Paris... c'était bien Madeleine...

Ou plutôt, non, c'était mademoiselle Pailleux !

Car cette ferme de laquelle elle venait de sortir, cette ferme dans laquelle quelques minutes auparavant le bonhomme Campagne était entré, c'était celle du Gobseck, du Shylock, du Pailleux... que connaissait bien Arthur, dont tous les souvenirs venaient de se réveiller à la fois à l'apparition de Madeleine.

Or, qu'allait faire le bonhomme Campagne chez l'usurier de Fleur-sur-Mer?

La veille au soir déjà, Arthur avait parlé d'une somme qu'il lui fallait pour retourner à Paris, pour être définitivement avocat...

Notre héros en était là de ses déductions de plus en plus contristantes, lorsque le joyeux refrain des étudiants de Paris éclata soudain dans le bas du nouveau sentier qu'il suivait.

Parut bientôt Tartempion.

Tartempion plus guilleret encore que la veille au départ d'Honfleur, Tartempion coquelicot, Tartempion le chapeau sur l'oreille, Tartempion titubant, festonnant, Tartempion gris comme trente-six mille capucins en goguette.

— D'où diable sors-tu? s'écria le prétendu maître, d'une assez grondeuse humeur, et dans quel état!...

— Garde-toi d'accuser ton Mascarille, repartit hilariquement Agénor, c'est la faute à Césaire!

— Césaire?...

— Ce Goliath maritime m'avait invité, dès hier soir, à prendre ce matin un café; il paraît que c'est la façon de commencer chrétiennement la journée normande. Et si par hasard tu trouvais malséant que monsieur ton frère se commît dans un établissement public avec *votre* humble laquais, ce n'est pas au laquais qu'il faut s'en prendre, c'est à M. Campagne aîné.

— Mais, enfin, ce n'est pas un simple café qui t'a mis dans cette extravagante ivresse!

— Un simple café! s'écria Tartempion. Monsieur, bien certainement, se croit encore à Paris...

Monsieur ne sait donc pas ce qu'on appelle un café sous ce climat pantagruélique !... un simple café !... Mais ce simple café commença ce matin à huit heures, et je croirais volontiers qu'il est au moins quatre heures du soir.

— Comment? depuis ton réveil...

— On nous servit d'abord une espèce de moka tout plein une demi-tasse assez ample. Consolons-le, dit Césaire en y versant un premier petit verre d'alcool qui déborda largement dans la soucoupe. Nous buvons quelques gorgées... Reconsolons-le, dit Césaire en remplissant à l'aide de la topette. Nous bûmes ainsi la moitié de la demi-tasse reconsolée... Après quoi la cabaretière reçut l'ordre d'apporter une rincette, puis une surrincette, puis enfin un pousse-café, à savoir trois nouveaux petits verres ; ce qui déjà nous faisait un total de cinq... Il n'y avait plus, littéralement, une seule goutte de moka dans nos porcelaines... mais bien de l'eau-de-vie parfaitement pure... Je l'observai timidement à mon amphitryon. Un supplément ! commanda-t-il d'une voix homérique. Et l'on nous reversa du café jusqu'à ce que, de blonde qu'elle était devenue, la liqueur redevint d'un beau noir d'ébène. Après

quoi, de nouveau, défilèrent et la consolation... et la reconsolation... et la rincette... et la surrincette... et le pousse-café... jusqu'à ce que le breuvage repassât au blond et nécessitât un deuxième supplément... et ainsi de suite... Bref, notre simple demi-tasse ne serait pas encore terminée, si je ne me fusse enfin déclaré vaincu... En voilà un pays où les cafés durent toute une journée, voire même davantage, et sont, comme Dieu, sans fin!

— Tu viens donc de quitter Césaire?

— Oh! il y a quelques instants déjà qu'eut lieu l'interruption de ce café éternel et que nous nous séparâmes, Césaire et moi, après promesse de sa part de m'acclimater également à la gatée, ce qui me va également très-fort. Je m'en suis revenu tout seul, et gaiement... par la grève. La mer était basse... et je dois, à ce propos, te confesser un nouvel incident... J'arrivai dans un endroit où, de blonde qu'elle étaitun instant auparavant, la plage devint tout à coup noire... absolument comme notre café, alors qu'il avait été par trop reconsolé, rerincé et repoussé... c'était la mouillère de Villerville... Ah!... ah!... ah!... mon ami, j'en ris encore... Sur ce cap rocailleux, sur ces roches emmollusquées... figure-

toi quatre ou cinq cents femmes environ, toutes en pet-en-l'air blanc... toutes en bonnet de coton... toutes avec une manne en sautoir et avec un corbillon à la main... toutes plongées dans l'eau qui jusqu'à la cheville, qui jusqu'au mollet, qui par-dessus le genou, quelques-unes même encore plus haut! Et tout cela se trémoussait, jacassait, hilariait, tout en cueillant la moule... la moule au caillou, la moule au caillou!... Je m'approche... et, galant comme tu me connais, je veux batifoler avec ces tritones calvadociennes... D'abord ça va bien... on sourit... on me laisse faire... on m'agace même... Mais, trop encouragé, je deviens probablement trop audacieux, et des deux mains à la fois, encore!... car, en même temps, à droite, on me coiffe d'une manne à moule, à gauche, on me repousse si vertement que je trébuche sur les roches inégales et que, ne jouissant déjà pas de mon équilibre parfait, je m'en vais tomber, à quelques pas de là, dans une flaque d'eau vaseuse... un vrai bain de siége... A preuve, voici ma livrée singulièrement déshonorée à l'endroit en question... *Aspice*.

Et, pivotant sur lui-même, Agénor montra les pans de son costume et la poupe de sa culotte que

maculait effectivement une épaisse couche de vase.

Mais Arthur fut, presque au même instant, distrait de ce détail comique par la péroraison beaucoup plus sérieuse de Népomucène qui poursuivait ainsi :

— Ne riez pas trop, mon maître, car toutes ces diverses excursions au café... dans les champs... à la mouillère... m'ont mis à même de deviner qu'il existe contre vous, dans tout le pays, une sorte d'animadversion méprisante, un anathème général qui flotte encore entre l'odieux et le ridicule... De quoi nous accuse-t-on, mon cher vicomte... je ne saurais le préciser encore... Mais Césaire, lui-même, ne m'avait offert ce café pyramidal et n'en a consommé pour sa part une si féroce gatée que parce qu'il voulait me tirer les vers du nez, à propos de vos prétendues études qui ont, jusqu'à présent, rapporté si peu de fruit; que parce qu'il paraissait vouloir s'étourdir lui-même sur quelque secret et profond chagrin... Quel est ce chagrin?... quelle est cette cause de sourde proscription?... Je l'ignore... Mais... dis-moi donc, Arthur... jusqu'à présent nous avons considéré ton père comme un inépuisable richard villageois... et... sans scrupule

aucun, nous en avons mangé tous les deux à peu près de même qu'on mange du pain dans les restaurants à dix-huit sous... à indiscrétion... Ah çà! est-ce que décidément le bonhomme ne serait pas aussi Crésus que nous l'avons cru... hein?

A cette brusque question, Campagne fils bondit soudain en arrière et se frappa le front.

C'est qu'Agénor venait de résumer toutes les observations qu'il avait faites lui-même depuis deux jours... toutes les craintes qui, depuis le matin surtout, assiégeaient son esprit; c'est qu'Agénor, enfin, venait de mettre le doigt sur la plaie.

— Lui aussi, cria donc Arthur, lui qui vient pour la première fois dans ce pays, lui qui n'y connaît personne! lui aussi il a vu... il pressent... Oh! mon Dieu! qui m'expliquera donc tout ce qu'il me reste à comprendre encore?... qui me montrera jusqu'à quel point je suis peut-être coupable?... Oh! mon Dieu! qui donc me dira la vérité tout entière?...

— Moi! répondit inopinément la voix de Georges Deshayes, qui, se dégageant de l'épaisse charmille qui bordait le sentier, apparut tout à coup aux deux jeunes gens étonnés.

— Monsieur le curé ! murmurèrent-ils donc en même temps : Agénor, en se dissimulant aussitôt derrière un ormeau ; Arthur en s'avançant au contraire vers le digne pasteur et lui disant :

— Parlez, oh ! parlez ! vous qui pouvez et qui voulez tout me dire.

— Mieux encore ; je veux vous faire voir... entendre... et, comme à l'apôtre incrédule, toucher du doigt.

— Où cela ?... quand ?...

— A l'instant... à la ferme de votre père...

— Oh ! venez, monsieur le curé, venez !

Et les deux hommes remontèrent le sentier dans la direction de la métairie du bonhomme Campagne.

IV

— Le jour de M. le curé. —

A la ferme du bonhomme Campagne, c'est aujourd'hui le jour de M. le curé.

Voyez plutôt comme la maison semble encore en fête ; comme tout est propre, rangé, luisant; comme le couvert est mis avec soin sur une nappe blanche comme neige.

Le saint convive qu'on attend n'est cependant pas encore arrivé.

Mais le bonhomme Campagne semble s'applaudir de ce retard dans l'espèce de mystérieuse prière qu'il adresse tout bas à Catherinette et à Césaire, attentifs tous les deux, muets et debout auprès de son grand fauteuil.

— Mes enfants, leur dit-il effectivement, avec une inexprimable angoisse dans la voix, oh! mes pauvres enfants, écoutez-moi bien ; je sais que l'un

et l'autre vous avez fait déjà de grands sacrifices pour votre frère Arthur... je reconnais que vous n'avez jamais paru ni mécontents, ni jaloux de l'éducation supérieure que je me suis complu à lui donner au détriment même de votre propre part dans mon héritage... dans celui de votre mère... Tout y a passé cependant... oui, tout!... Pour qu'Arthur pût être avocat, pour qu'il continuât jusqu'au bout ce qu'il avait si bien commencé, peu à peu j'ai vendu, j'ai hypothéqué tout ce qui me venait des anciens Campagne, de mon propre travail et du bon Dieu... Pourquoi vous le cacherais-je, à vous qui aimez autant votre père que j'aime mon fils?... Il y a six mois, lors de l'envoi du dernier argent que demandait Arthur, j'ai engagé jusqu'à nos pauvres vaches au voisin Pailleux... Elles sont maintenant dans son étable... elles lui donnent leur lait en guise d'intérêt de ses écus. Sans cela, plus d'argent... Il en fallait à notre Arthur... Je ne pouvais ni me vendre, ni m'hypothéquer moi-même... Oh! sans cela nous aurions encore nos vaches!... Je ne pouvais plus rien demander à Catherinette, qui, pour son frère, avait déjà donné, voici bientôt deux ans, toutes ses économies de jeune fille... Rien non plus

à Césaire, qui, non moins généreusement, non moins sans se plaindre, pour Arthur toujours... toujours à ce Pailleux de malheur... avait engagé son bateau... sa chère plate... qui, pour tout bon matelot, est une sorte d'arche sainte... Je croyais que ce dernier billet de mille francs aurait suffi... Arthur me le disait, me le promettait, me le jurait... Eh bien, non!... Je ne veux pas dire que mon fils m'a trompé; j'aime mieux croire qu'il se trompait lui-même... Il n'est pas encore avocat... il lui faut encore de l'argent pour retourner étudier à Paris... De l'argent?... mais je n'en ai plus, moi, Catherinette!... mais il ne me reste rien, à moi, Césaire!... rien, non rien!... Car avant de vous en demander à vous-mêmes, ô mes pauvres enfants! j'avais été clandestinement mettre au mont-de-piété du Havre jusqu'à la vieille montre d'or qui, depuis près d'un siècle, n'était jamais sortie de la maison... jusqu'à mon anneau de mariage. . jusqu'à celui que j'avais pris au doigt de votre mère mourante!

Et, suffoqué enfin par l'émotion, le pauvre père Campagne éclata en sanglots.

— Père!... père!... pleurèrent également la jeune fille et le rude matelot, qui se penchèrent en

même temps, chacun de son côté, au-dessus du grand fauteuil, qui, chacun de son côté en même temps, embrassèrent la joue humide du vieillard.

Dans cette double caresse filiale, le bonhomme Campagne sembla puiser une nouvelle énergie... Il se redressa tout à coup, et prenant la main de ses deux enfants, il s'écria :

— Il faut de l'argent pour Arthur... il en faut... Vous avez quelque chose à donner encore, vous... Donnez-le, je vous en supplie, pour votre frère !...

— Nous !... murmurèrent d'une même voix Catherinette et Césaire en se reculant à la fois.

— Oui, poursuivit follement le bonhomme Campagne, qui se prit à marcher à grands pas par la chambre, oui !... oui, je le sais... vous en avez... ce sera cruel pour vous... j'en conviens... mais ce sera pour si peu de temps... un mois... deux mois, trois mois tout au plus... et notre Arthur sera avocat... j'en réponds... et sitôt qu'on est reçu avocat, on gagne de l'argent, parbleu... beaucoup d'argent... Je lui dirai tout alors... et il nous remboursera bien vite tout ce qu'il nous a coûté... à vous d'abord particulièrement... Oh, oui ! à vous... puis à moi... plus tard... ensuite... mais

également bientôt... nos vaches seront délivrées de l'étable à Pailleux... Je rachèterai nos terres... la maison... Nous redeviendrons riches... plus riches que nous n'aurions jamais été... et heureux donc!... et fiers d'avoir pour fils, pour frère, un avocat... qui sait?... même peut-être bien un notaire!

Et le bonhomme Campagne se dressa superbement au milieu de la salle comme certain de l'effet de ce grand mot.

Catherinette était restée immobile et la tête tournée vers la muraille ; Césaire n'avait pas non plus bougé, n'était pas plus ému qu'un roc battu par la mer.

Le vieillard eut un sublime geste de désespoir. Puis il se précipita vers son fils aîné, étreignant et secouant de ses tremblantes mains l'impassible colosse :

— Césaire, s'écria-t-il, depuis près d'une année tu économises, sou par sou, je le sais, pour rembourser au voisin Pailleux ce qu'il t'a prêté sur ta plate... Césaire, tu doit avoir de l'argent déjà... beaucoup d'argent... Avant trois mois, il faut que tu rembourses Pailleux... je le sais... oui...

mais avant trois mois Arthur te l'aura remboursé... Césaire !...

— Dans trois mois, interrompit brusquement le matelot, si dans trois mois je n'ai pas rendu l'argent que j'ai déjà donné, dans trois mois mon bateau sera le bateau de Pailleux... et vous n'ignorez pas, père ! ce que c'est pour moi que mon bateau !

— Césaire !...

— Il a déjà trois cinquièmes dans ma pêche, le Pailleux... rien que pour l'intérêt de son hypothèque... que sera-ce donc quand il sera propriétaire tout à fait... quand je ne serai plus qu'un simple matelot à ses gages... qu'un valet de mer ?

— Mon fils !...

— Sans compter que, déjà maintenant, pour lui obéir... car je lui obéis déjà, à cet homme... il faut s'embarquer dans des jours et par des temps où un chrétien, où un homme doit rester à terre... où jamais ma plate n'avait démarré de son ancre... Tout dernièrement encore, au 15 août, la nuit de l'Assomption, la sainte fête de la bonne Vierge...

Et le religieux marin s'interrompit pour faire un signe de croix.

Déjà le bonhomme Campagne n'osait plus souffler mot.

— Il ventait à décorner les bœufs, poursuivit Césaire avec une sorte de rage impuissante, la mer était grosse à faire reculer le diable lui-même... Tout naturellement je regagnais ma maison... il accourut après moi, le Pailleux... on dirait qu'il nous en veut à la mort, cet homme!... il m'a forcé de gagner le large... et, si j'en ai réchappé cette fois, c'est par un miracle du bon Dieu... Mais que cela arrive encore, je sais bien ce que je ferai, moi... je sais bien comment en finir une fois pour toutes, et avec le Pailleux et avec moi!... Oh! non! père, voyez-vous!... il faut que je puisse arracher ma plate de ses griffes... ou bien, comme ma patience est à bout, il nous arriverait à tous les deux malheur.

Rien de farouche alors, rien de sauvage, rien d'effrayant à voir comme le robuste et candide marin, surtout lorsqu'il ajouta avec la terrible exaltation du chagrin de ce refus qui lui brisait le cœur :

— Non, père! voyez-vous bien... non, ça ne se

peut pas!... car ce que vous me demandez là, c'est plus encore que ma vie dans ce monde... ce serait, peut-être bien aussi, mon salut dans l'autre!... Non, père, ne m'en reparlez pas... non!

Et, croisant ses bras sur sa poitrine, il se dirigea lentement vers la porte de sortie.

Il n'était plus possible d'insister ; lentement aussi le bonhomme Campagne s'en retourna jusqu'à son grand fauteuil, sur lequel il retomba, brisé.

Mais Catherinette, de l'autre côté, se rapprocha vivement du vieillard... il lui saisit aussitôt la main, et comme se cramponnant à cette dernière espérance :

— Ma fille!... implora-t-il avec une navrante angoisse, ma Catherinette, ta tante Bazin t'a laissé, en propre, dix écus de rente, auxquels il ne m'était pas permis de toucher... Catherinette... tu es assez grande maintenant pour que le notaire puisse arranger cela... Catherinette, tu vois mon chagrin... c'est pour ton frère qui te le rendra... Catherinette... veux-tu?...

— Père! gemit après un temps la jeune fille, dans laquelle se livrait en ce moment un douloureux combat, père, j'aime Nicole, vous le savez...

Quand déjà vous avez pris ma dot... Nicolas Lambert ne voulait plus d'une fille aussi pauvre pour la femme de son fils... Ce matin encore, Nicole, qui venait de lui parler, me disait en pleurant que c'était fini... et je lui répondais, moi, d'espérer, parce que j'avais encore ces dix écus-là de rente... Si je vous les donne, c'est maintenant que tout sera fini... fini pour jamais... père!

Et il y avait tant de crainte ingénue, tant d'angélique désespoir dans les yeux de Catherinette, que le vieillard aussitôt cessa de la retenir, épouvanté lui-même de ce qu'il allait faire; et qu'enfouissant sa tête éperdue dans ses deux mains crispées, il s'efforça vainement ainsi d'étouffer un suprême sanglot dans lequel sembla s'envoler son âme.

— Mon père, s'écria spontanément la jeune fille qui tomba à ses genoux, prenez mes dix écus de rente, mon père!... j'en mourrai peut-être et Nicole aussi... C'était notre dernière espérance... notre mariage... notre bonheur... mais, comme vous le dites, Arthur me rendra tout ça... je les donne pour Arthur...

En même temps, la lourde main de Césaire se posait sur l'autre épaule du bonhomme Campagne;

en même temps, la grosse voix de Césaire vaincu murmurait en pleurant aussi, lui :

— Catherinette a raison... père!... Arthur vous remboursera... et quand bien même il irait de ma vie... de mon salut... advienne que pourra... je ne veux pas rester au-dessous de la petite sœur... prenez mon bateau pour le frère!

D'une main, le bonhomme Campagne étreignit la main de Césaire contre sa poitrine sans voix... de l'autre, il appuyait sur son épaule la tête de Catherinette et l'embrassait avec un attendrissement indicible.

Durant quelques secondes il y eut dans la salle de la ferme un profond silence.

Durant ce silence, une vieille tapisserie, déjà plusieurs fois agitée, se souleva sans le moindre bruit.

Parut Arthur... pâle... haletant... tout en pleurs.

Derrière Arthur, Georges Deshayes, qui, d'un doigt ému, lui montrait le grand fauteuil.

— Mes enfants! put articuler enfin le bonhomme Campagne, oh! mes enfants! c'est peut-être bien mal ce que je fais là, mais j'accepte!... Et lorsque notre Arthur apprendra jusqu'à quel point vous

vous êtes dévoués tous les deux pour lui... quand plus tard je lui dirai...

— C'est inutile, père! cria du fond de l'âme enfin la voix d'Arthur, j'étais là... grâce au bon curé de Fleur-sur-Mer... j'ai tout entendu... tout vu... je sais tout!

Puis, venant s'agenouiller lui-même à son tour aux pieds de son père, de Catherinette et de son frère, qui venaient de se relever tous les trois, stupéfaits et silencieux :

— Césaire! avoua-t-il avec un impétueux et franc élan du cœur, petite sœur!... je vous ai ruinés... non-seulement dans votre argent... mais encore dans votre liberté... dans votre bonheur... Père, je vous ai menti... lâchement menti... je suis un misérable!... voici deux années que je n'ai rien appris... rien fait... rien... que du mal... Pardon... pardon... il est trop tard maintenant pour devenir avocat... Ne le regrettez pas, père, vous vous étiez trompé vous même... mais il me reste assez de jeunesse... assez de courage... assez de saint amour fraternel et filial pour travailler désormais avec vous à la terre... pour reconquérir avec vous, à la sueur de mon front, et la liberté de mon frère et le bonheur de Catherinette.

Ici nous renonçons à décrire.

Contentons-nous donc d'ajouter qu'une heure plus tard, tout le monde était assis à table, et que le bon curé, présidant au repas de famille, disait, en élevant son verre plein d'une eau à peine rougie :

— Je bois à la sainte agriculture, le premier comme le plus honorable de tous les arts, le seul qui soit vraiment béni de Dieu; mais, tout en regrettant qu'Arthur Campagne, au lieu d'être destiné par son père aux stériles et sottes théories de la chicane, n'ait point passé sa jeunesse à s'instruire dans les fécondes écoles qui s'élèvent déjà pour la pratique plus intelligente des travaux de la terre, je bois, cependant, à l'éducation supérieure qu'il a reçue; car elle seule, maintenant, saurait lui permettre d'accomplir les nouveaux devoirs, que son cœur a déjà compris, de sauver cet humble toit de l'usure, de la misère, et d'y ramener, à force de travail, l'aisance et le bonheur; ce qu'il fera bientôt, je l'espère, avec l'assistance des honnêtes gens, qui ne manque jamais aux bonnes intentions, avec l'aide de Dieu qui jamais ne fait défaut aux bons cœurs.

Et, descendant aussitôt des graves hauteurs de

la petite morale obligée pour redevenir un aimable et simple convive, Georges Deshayes parvint à faire joyeusement manger le veau gras qu'on n'avait pas tué cependant pour le retour de l'enfant prodigue.

Puis Tartempion survint enfin pour le bouquet.

Tartempion qui du seuil s'écria :

— Eh bien, on dîne sans moi... je suis présent à table néanmoins maintenant, et, de plus, j'apporte mon plat; car, tandis que je dormais à l'ombre, et que ma superbe livrée séchait au soleil, certaine poule, qui sans doute aime le clinquant, est venue pondre, sans façon, dans ma poche; à preuve que voici l'œuf!

Et, le déposant cérémonieusement sur la table, il vint y prendre place à son tour; à son tour, il raconta franchement toute son histoire, qui acheva de bouleverser toutes les illusions du bonhomme Campagne à l'endroit du latin et du grec.

Bref, il y eut, ce soir-là du moins, une enfantine espérance, une véritable joie au souper de la famille Campagne.

N'était-ce pas, du reste, le jour de monsieur le curé!

V

— Bohème. —

Hâtons-nous de le reconnaître, et résumons ainsi le toast du curé de Fleur-sur-Mer, le premier mouvement d'Arthur Campagne était fort beau, soit, mais parfaitement stupide.

Après une nuit de réflexion, Arthur comprit enfin, mais non sans peine, que pour réparer les torts de sa jeunesse, pour reconstruire la dot de sa sœur, pour racheter l'indépendance de son frère, pour assurer une douce aisance à la vieillesse paternelle, il pouvait plus fructueusement utiliser son courage qu'à devenir un mauvais laboureur, et trouver des ressources infiniment plus rapides dans cette même éducation sur laquelle, la veille au soir, il avait jeté si superbement l'anathème.

Tel fut le résultat surtout des conseils de notre bon curé.

Le père Campagne, d'ailleurs, se fût résigné à tout plutôt qu'à voir son fils cesser d'être un monsieur.

Il fut donc décidé qu'Arthur retournerait chercher fortune à Paris.

Mais il se refusa obstinément à accepter quoi que ce fût du père Campagne.

— Je n'ai déjà que trop pris pour ma part, disait-il, je veux partir à pied sans un sou; c'est ainsi que je dois recommencer la fortune de ma famille.

Georges Deshayes se contenta de sourire en murmurant :

— Quand nous en serons à l'heure du départ, nous recauserons de cela.

Puis le prenant à part :

— Jeune homme, lui dit-il, j'ai peur que votre père n'ait encore commis quelque folie de détail ; et le peu que vous savez de droit peut vous servir, avant tout, à débrouiller le chaos, par trop ingénu, de ses affaires; examinez donc, dès aujourd'hui, ses bordereaux, ses engagements; voyez même, s'il le faut, ses créanciers, et parlez-leur le ferme langage de la légalité. Je ne connais pas grand'chose

à tout ce qui s'écrit sur le papier timbré ; agissez donc ainsi que vous le conseillera votre bon sens. Là-dessus, je vous laisse carte blanche... et, d'ailleurs, de mon côté, j'ai peut-être pour vous autre chose à faire.

A quoi le bon curé voulait-il faire allusion ? Tout ce qu'il nous est permis de dire encore à ce sujet, c'est que, quelques heures après cet entretien, il entrait à la ferme de Pailleux ; il prit à part Madeleine.

Arthur, durant ce temps-là, était parvenu, après des efforts surhumains, à se faire ouvrir enfin le secrétaire paternel. Ainsi que tous les gens qui ont la conscience instinctive de mal gérer leurs affaires, le bonhomme Campagne ne voulait pas, à toute force, qu'on mît le nez dans les siennes.

Dès le premier examen, notre quart d'avocat fut éclairé, révolté. Les prêts usuraires de Pailleux, ses conditions inouïes, sa féroce rapacité, plongèrent le jeune homme dans une si grande indignation, dans une si forte colère, que, pièces en main, il courut aussitôt à la ferme de Pailleux ; il l'apostropha en honnête homme de vingt ans, il le

menaça, il l'épouvanta, il l'écrasa de sa fougueuse et furibonde éloquence.

Pailleux se remit néanmoins, et, convaincu qu'il était parfaitement en règle, il voulut crier à son tour.

Au bruit retentissant de cette terrible scène, la petite porte du cabinet enfin s'ouvrit.

Madeleine s'élança pour défendre son père.

Georges Deshayes pour contenir le jeune homme emporté au delà du respect que l'on doit toujours aux cheveux blancs, quelque crâne qu'ils recouvrent.

Malgré tout, il voulut donc poursuivre.

— Arthur, interrompit sévèrement le prêtre, avez-vous bien le droit d'insulter le père de Madeleine ? Mais regardez donc, avant de parler, la pauvre enfant... mais comprenez donc...

La pauvre Madeleine, effectivement, était pâle, défaillante, torturée... Dans ses grands yeux noirs il y avait toute sa souffrance, tout son amour, toute son âme !

— Non ! continuait follement néanmoins Campagne fils... non, cela n'est pas... cela ne peut pas être ! Est-ce qu'il est possible que la fille d'un Pail-

leux ressente un noble sentiment, une tendre affection! Et quand cela serait... tant mieux! Je m'applaudirais de tout le mal que j'ai pu lui causer déjà, de tout ce qu'elle aurait à souffrir encore... Ce serait une justice du ciel... oui... ce serait pour nous un commencement de vengeance!...

— Malheureux! s'écria Georges, croyez-vous donc que Dieu venge jamais sur les enfants les crimes de leurs pères? Insensé! ingrat que vous êtes, voulez-vous donc me forcer à vous dire...?

Mais déjà Madeleine avait fiévreusement saisi la main du bon curé; mais déjà, d'une voix pleine d'épouvante et de douleur, elle lui disait à l'oreille:

— Taisez-vous maintenant... oh! taisez-vous. Rien de ce que vous me faisiez espérer tout à l'heure n'est plus possible... vous le voyez bien... Il me méprise trop... il ne m'aimera jamais... non... jamais!...

Il y avait tant de dignité pudique, tant de navrante raison sur le visage éploré de la pauvre Madeleine, que le prêtre, lui obéissant aussitôt, s'arrêta.

Mais se retournant vers le jeune homme, et avec la double autorité que lui conféraient à la fois et son saint ministère et sa haute vertu :

— Arthur Campagne, commanda-t-il, je vous défends d'ajouter un mot... je vous ordonne de me suivre!...

A cette voix qu'il ne lui était pas permis de méconnaître plus longtemps, le fougueux jeune homme obéit enfin.

Avant de disparaître, cependant, il voulut adresser au spoliateur de son père un foudroyant regard d'adieu.

Mais, entre Pailleux et lui, il rencontra de nouveau les grands yeux noirs de Madeleine; et, forcé de baisser la tête à son tour, il s'élança précipitamment au dehors.

Cette fois encore, Madeleine était restée superbement maîtresse d'elle-même, Madeleine avait été noble et grande.

Mais c'en était trop pour un cœur de femme. Sitôt que la porte se fut refermée derrière Arthur, toute sa force l'abandonnant tout à coup, elle tomba comme morte entre les bras de son père, qui, depuis quelques minutes déjà, grondait entre ses lèvres

crispées, et qui maintenant s'écria dans toute l'explosion de sa libre haine :

— Oh !... ces Campagne !... ces Campagne !... ils sont donc nés pour mon malheur !... mais avant peu je me vengerai d'eux tous... oh... oui... je me vengerai !...

Oh !... si Arthur avait pu voir alors Pailleux ! si Madeleine avait pu l'entendre !

Mais non...

Madeleine était évanouie... Arthur était déjà loin.

Et Georges Deshayes lui disait :

— Jeune homme, vous avez mal agi... vous avez été cruel et lâche... vous êtes indigne encore de comprendre le cœur de Madeleine... Un jour, peut-être, alors que vous aurez noblement réparé le passé... tout le passé... je vous apprendrai peut-être à la connaître !... En attendant, vous n'avez plus rien à faire dans ce pays... que du mal... il faut partir dès demain matin... J'approuve que vous n'acceptiez aucun nouvel argent de votre père... mais il n'en est pas ainsi de moi pour vous... Voici pour votre voyage !

Le bon curé de village lui mettait en même temps dix louis dans la main.

Vainement Arthur voulut refuser.

— Je n'en partirai pas moins ainsi que je voulais, dit-il enfin, après avoir remercié le digne apôtre du Christ avec un véritable enthousiasme du cœur. Je quitterai mon village, ainsi que je dois le faire, pour commencer à reconquérir l'estime de tous, humblement, courageusement, à pied... Ce sera la première journée de ma vie de travail... Et quant à ces dix louis, qui doivent me porter bonheur... ils seront, j'en suis certain, les premiers dix louis de ma fortune à venir !...

— Allez, mon fils..., sermonna le prêtre, et que vos bonnes intentions soient bénies !

Pour la première fois, peut-être, depuis son enfance, Arthur Campagne s'agenouilla sous la sainte bénédiction du curé de Fleur-sur-Mer.

Grande fut la consternation à la ferme lorsque en y entrant Arthur dit :

— Je repars demain.

Grande fut surtout la stupeur de Tartempion, qui comptait si bien passer tout un mois en Normandie.

Mais il le fallait !

Le lendemain matin, à l'aube naissante, l'enfant

prodigue étreignit avec un énergique attendrissement la confiante main du grand Césaire... A dix reprises différentes, il reçut avec une profonde émotion les humides baisers de Catherinette tout en pleurs... En sanglotant lui-même, il embrassa le bonhomme Campagne, qui voulut à toute force l'accompagner jusqu'à ce même endroit du sentier de la Falaise, où il était venu quelques jours plus tôt au-devant de son fils.

Et Catherinette aussi... et aussi Césaire. Là eut lieu une dernière scène de famille... un suprême embrassement d'adieu.

Puis les deux voyageurs disparurent au détour du chemin... pédestrement, comme l'avait dit Arthur.

— Ça me va, chantonnait Agénor, attendri lui-même, ça me va très-fort, oui !... ce n'est pas *pedibus cum jambis* qui me désole... c'est de quitter sitôt ce gargantuélique pays, où l'on fait régulièrement ses cinq robustes repas, où les demi-tasses durent toute la sainte journée du dimanche... où je commençais à m'acclimater à la gatée... où les femmes se trempent quotidiennement dans la mer, ainsi que la Vénus antique, et, comme elle, doivent

être salées par la vase!... Oh! oui... charmant village d'Hennequeville, tu seras désormais le paradis de mes rêves... et si jamais, sur mes vieux jours, je parviens à me conquérir une fortune inespérée... six cents livres de rente... c'est au bord de ta verte falaise que je viendrai certainement les manger... et surtout les boire... Je ne te dis donc pas adieu, mon cher Hennequeville... mais au revoir... au revoir!...

Et Népomucène, une dernière fois, fit flotter son mouchoir équivoque à toutes les folles brises matinales qui lui venaient de la mer.

Elle disparut bientôt aux regards des deux voyageurs... puis le département du Calvados à son tour... puis enfin la verte Normandie.

Sept jours après le départ, Arthur Campagne repassait la barrière de Paris, avec des résolutions, cette fois, inébranlables.

Mais au lieu de revenir dépenser de l'argent, il revenait pour en gagner.

Énorme différence! toute grosse de désappointements, déjà pittoresquement annoncés par Agénor....

D'abord, Campagne fils comptait sur ses amis.

Mais Arthur... des amis!... il était ruiné.

Nous nous abstenons de broder sur ce thème par trop connu.

Repoussé dans cette première attaque, Campagne fils se rejeta vigoureusement sur le travail.

Mais dans quel travail réussir?

Littérature, art, commerce, industrie, agiotage, notre nouveau Paturot essaya de tout, échoua partout.

— Je te l'avais bien prédit, répondait incessamment son fidèle Tartempion; quand on apporte pour tout appoint, dans le steeple-chase social, un peu de grec et de latin, il est permis tout au plus de gagner quotidiennement un dîner à vingt-deux sous... mais vouloir faire fortune!... folie!... Nous sommes des êtres déclassés, mon bon... tu te crétiniseras à la besogne, voilà tout, car, d'ailleurs, tu n'as pas de chance!

C'était vrai.

Arthur lutta courageusement, comme il l'avait promis à sa famille, juré à Georges Deshayes.

Peut-être aussi réalisait-il par trop littéralement l'idéal paternel.

Il n'eût été bon qu'à faire un avocat, c'est triste à dire.

Bref, après six mois énervants de stériles efforts, Arthur et Tartempion se rencontrèrent par un froid crépuscule d'hiver, avec deux autres vaincus à peu près aussi râpés, à la porte d'un restaurant.

Dans chacune des quatre poches, il restait une pièce de cent sous.

On prit un cabinet particulier, on soupa... Aucun d'eux peut-être n'avait encore déjeuné.

De mutuelles confidences s'échangèrent au dessert.

Comment ferait-on le lendemain ?

Arthur avait bien son père !

Avantage que, du reste, il possédait seul dans cette étrange société.

Mais Arthur serait mort de faim plutôt que d'emprunter une nouvelle obole à la bourse, vidée par lui, du bonhomme Campagne.

L'un de ces quatre fils Aymon, moins le cheval, proposa une spéculation magnifique, californienne, immanquable, ou, du moins, qui fut considérée comme telle à l'unanimité :

Pour la réalisation de cette mine d'or, il ne fallait que quatre mille francs.

Mais là était le *hic*.

Le plus gris des deux inconnus demanda la parole, et la prit à peu près en ces termes :

— Aucun de nous n'a trente ans révolus... Aucun de nous ne me paraît assez mal constitué pour être impropre au remplacement militaire... Chacun de nous vaut donc ses deux mille francs... total, huit mille francs... c'est le double de la mise de fonds qu'il nous faut.

— Mais si nous sommes soldats, observa-t-on, comment exploiter la mine d'or?

— J'ai dit le double, repartit l'orateur; deux remplacements suffiraient donc... les deux autres dirigeraient la spéculation, et l'on partagerait à quatre les bénéfices.

— C'est juste !

— Bénéfices qui seraient d'abord consacrés au rachat des deux associés, mis au clou pour avoir le capital social... Avant trois mois, je le garantis, on pourrait prendre la grande reconnaissance... trois mois, songez-y, messieurs... rien que trois mois de pantalon garance... pour deux d'entre nous

seulement... et pour tous les quatre ce serait la fortune.

— Parfait, mais comment entendez-vous?...

— Rien de plus simple... nous allons écrire nos quatre noms sur quatre billets... battre les quatre billets dans un chapeau... le garçon du restaurateur tirera... les deux premiers noms sortis iront se négocier dès demain matin... les deux autres toucheront les quatre mille francs, la commandite sera fondée par eux. Et... et voilà!

Après cette proposition originale, hardie, catégorique, il y eut quelques minutes de silence.

Chacun réfléchissait.

— Je suis à bout de ressources, pensait Arthur, et de force... Si l'affaire réussit... et, somme toute, c'est une affaire... je tiens du même coup toutes mes promesses; du même coup je remplis tous mes devoirs... Césaire recouvre, avec son bateau, la liberté... Catherinette se marie... la vieillesse de mon père est assurée, heureuse... Si je perds, au contraire, cette étrange partie, je prends du moins une carrière honorable... C'est une dernière chance à courir... c'est un enjeu suprême... et, d'ailleurs,

si je me vends, c'est en réalité pour ma famille... Allons!

Et il décida le consentement général.

Après un serment réciproque et solennel, les quatre billets furent jetés dans l'urne convenue.

Le garçon mit la patte dans le chapeau, en riant bêtement et sans se douter de ce dont il s'agissait.

Le nom d'Agénor-Népomucène Tartempion sortit le premier.

Mais Prix-d'Honneur ne se montra pas mécontent du tout... Être vêtu, nourri, logé, chaussé, coiffé, aux frais du gouvernement... peste! et, d'ailleurs, la gamelle du troupier ressemblait fort à son ancienne pâtée universitaire qu'il regrettait tant.

Une seule chose, néanmoins, le chagrinait.

Il lui allait falloir quitter son cher Oreste.

Hélas! il n'eut pas longtemps cette crainte.

Le nom d'Arthur Campagne sortit le second.

C'était une dette d'honneur... il était honnête homme... il paya.

— Mais, se disait-il en endossant la tunique bleue, je n'en ai peut-être que pour trois mois... ce n'est pas la peine d'instruire encore de ce détail le papa Campagne.

Trois mois après, jour pour jour, l'un des deux gérants de la fameuse entreprise filait vers Bruxelles ; l'autre était coffré depuis la veille à Sainte-Pélagie.

Quant au capital social... évanoui !

S'il ne se fût agi que de lui-même, Tartempion n'eût pas été trop fâché de ce dénoûment... la pot-bouille militaire lui allait.

Mais Arthur...

Nous ne saurions trop le répéter, notre héros était un homme d'honneur ; il demanda à passer en Afrique, et sans oser revoir son père, il se décida enfin à lui écrire la vérité.

« Père, terminait-il après avoir demandé à sa famille toute espèce de pardon, quand on se trouve déclassé par une éducation mal entendue, quand on en arrive où en était arrivé votre fils, il ne reste plus à prendre que trois partis : se faire soldat, prêtre ou fripon. Je suis soldat ! »

Nous renonçons à peindre la stupéfaction du bonhomme Campagne à la lecture de cette désespérante nouvelle... Il finit par écrire à son tour :

« Je comprends que tu ne reparaisses pas à Hennequeville, mais je veux, au moins, te dire adieu, moi ! Mardi prochain je vais à Lisieux pour affaires,

tu trouveras sous ce pli vingt francs ; viens au moins m'embrasser à Lisieux, mon pauvre Arthur.»

Là, il y eut une dernière scène de désolation que nous laissons encore à décrire à l'imagination du lecteur, et à laquelle la nuit seule vint enfin mettre un terme.

Arthur voulut reconduire son pauvre père jusqu'au premier village de la route qui se dirige vers Hennequeville.

Puis, seul et triste, il revint sur ses pas, retraversa, sans rien voir, la ville... il allait s'engager dans le faubourg de Paris...

Lorsqu'il se heurta tout à coup contre deux femmes, ou plutôt contre deux anges, car c'étaient deux sœurs de la Charité.

L'une d'elles, sans doute en apercevant Arthur, jeta tout à coup un cri perçant.

Le jeune homme aussitôt releva la tête.

Il était devant l'hôpital de Lisieux ; un réverbère se trouvait placé précisément au-dessus des deux religieuses... l'une d'elles était encore retournée vers lui... celle qui probablement venait de pousser une exclamation d'épouvante en le re-

Madeleine !

Madeleine... plus radieusement belle que jamais sous le saint uniforme du dévouement chrétien !

Madeleine... qui disparut aussitôt sous la porte de l'hôpital des bonnes sœurs grises, ainsi qu'une céleste apparition !

Le jeune homme resta donc immobile, stupéfié, doutant encore... et finit par se remettre en marche, l'esprit encore troublé comme par un songe, et se disant :

— Était-ce bien elle... était-ce bien Madeleine?... Oh ! j'écrirai à Georges Deshayes, qui me le dira !

Quant à notre bonhomme Campagne, désespéré, mais incorrigible, il s'en retournait à son village en gémissant :

— Un enfant qui avait eu d'abord de si beaux succès, qui me donnait de si grandes espérances... quel dénoûment ! quelle humiliation ! Bien décidément il ne faut plus penser à la statue... A moins cependant qu'il ne devienne maréchal de France!... il y a encore ça!...

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

DEUXIÈME PARTIE.

LA FILLE AUX CHÈVRES.

I

— A Fleur-sur-Mer. —

Il en est de la dernière partie des romans comme de la seconde moitié de la vie.

Il a fallu beaucoup de temps avant que l'homme atteignît les limites extrêmes de sa croissance physique et morale; il a fallu beaucoup de complications et de développements avant que le livre en arrivât à consolider sa charpente dramatique, à établir les rapports et l'antagonisme de ses divers personnages, leurs caractères, leurs passions, leurs haines, leurs amours.

Puis, tout à coup, la marche des jours et des événements s'active, tout se découvre, tout se précipite ou se brise avec une incroyable célérité.

C'est bien simple, cependant : dans le roman, comme dans la vie, on avait eu jusqu'alors à monter; maintenant l'on redescend.

Le lecteur comprendra donc pourquoi cette seconde partie sera plus courte que la première.

. . . . . .

A Lisieux, au moment de partir pour l'Algérie, Arthur Campagne ne s'était pas trompé en croyant reconnaître Madeleine Pailleux sous l'humble vêtement d'une sœur de la Charité.

Il y avait eu bien des colères et bien des supplications, bien des combats et bien des larmes avant d'en arriver jusque-là !

A la prière de madame Pailleux, mise en avant par son mari, Georges Deshayes lui-même était intervenu.

Mais la jeune fille avait une réponse toute prête : le propre exemple du bon curé.

— Je n'avais pas de famille, moi, répliqua-t-il avec son angélique douceur habituelle; j'étais certain de ne désespérer personne... et, d'ailleurs, tout

espoir m'était à jamais enlevé, puisque Marie-Rose... votre sainte mère... était devenue la femme d'un autre!... tandis que vous, Madeleine...

— Ne me donnez pas un espoir que je sais impossible!... interrompit vivement la jeune fille avec un serrement de main tout enfiévré d'une suppliante douleur. Pour moi... comme pour vous il y a vingt ans... Georges Deshayes... tout est fini !...

Le prêtre n'insista pas; mais il eut un sourire.

Puis, revenant à la charge d'un autre côté, il attaqua par tous les raisonnements imaginables la vocation religieuse de Madeleine... cette vocation qui datait de son enfance, et qui, un instant endormie par l'amour, venait de se réveiller plus puissante que jamais à la suite des chagrins de son amour brisé!

— Écoutez, mon ami ! dit-elle enfin au bon curé avec le calme touchant d'une inébranlable résolution ; ce n'est pas seulement ma propre désespérance de la vie qui me pousse vers Dieu... c'est encore... c'est surtout...

La jeune fille hésitait, la rougeur au front.

Le bon curé lui prit la main, et par quelques

douces paroles l'amena enfin à une confidence entière.

— Je ne comprends rien aux affaires, ni à tous les mots qui les représentent, ne tarda pas à confesser Madeleine, et pendant bien longtemps j'ai vécu sans rien voir, sans rien entendre, sans rien discerner de ce qui se passait autour de moi. Mais depuis la terrible soirée où j'eus la honte de voir insulter celui dont je porte le nom... mon père... mais aujourd'hui...

— Aujourd'hui...

— Sans rien analyser... sans rien vouloir approfondir encore... je devine cependant, je sens qu'il a été fait beaucoup de mal dans ce pays au nom de Pailleux...

— Mon enfant!

— Ce mal... je veux l'expier, moi... le réparer... l'atténuer, du moins... Ce sera ma consolation, ma réhabilitation... c'est mon devoir!

— Bien... Madeleine... bien!... voilà une pensée digne de vous, ma fille!

— Afin de la réaliser au plus tôt, je veux entrer au couvent, devenir ce qu'on appelle dans nos campagnes une *bonne sœur*. Il n'y a pas encore d'école

pour les filles à Fleur-sur-Mer... je serai la fondatrice de cette école, et tant que Dieu m'en conservera la force, moi-même je la dirigerai. En même temps, secourir les malheureux, soigner les malades, consoler les affligés... telle sera désormais ma tâche ici-bas. Quant à la récompense, tout ce que je demande, c'est de faire bénir un jour par tout le village ce nom de Pailleux qu'on a trop longtemps maudit... c'est au lointain, même par lui... qui me méprise encore à cette heure, et qui jamais ne m'aimera... de faire au moins estimer le nom de Madeleine!

Cette fois, Georges Deshayes eut une larme dans les yeux; et attirant à lui cet ange, qu'il croyait être la fille de Marie-Rose, il l'embrassa saintement au front.

Puis, après un long silence :

— C'est trop, mon enfant, c'est trop d'abnégation et de sacrifice pour racheter des fautes qui ne sont pas les vôtres, et dont vous n'êtes responsable ni devant les hommes ni devant Dieu! reprit le prêtre. Vous désirez faire le bien, vous avez une ardente soif d'estime et d'affection... soit, mon enfant... Ce n'est pas moi qui vous détournerai de

cette route chrétienne, qui n'est autre que le vrai chemin du ciel! Mais sans vous exiler momentanément de ce village que vous aimez, sans abandonner le toit sous lequel vous avez grandi, sans désespérer celui que vous devez considérer comme votre père, sans briser le cœur de la pauvre Souillotte, sans vous engager dans d'éternels liens, sans sortir d'ici, vous pouvez accomplir le vœu de votre cœur... Croyez-moi donc, ma fille... et laissez-vous conduire par votre pasteur. Il vous montrera, dans son humble paroisse, assez de souffrances et d'afflictions, il vous fera toucher du doigt assez d'ignorance et de misères, il vous donnera l'occasion d'assez d'aumônes, d'assez d'encouragement et de consolation pour satisfaire largement toutes les généreuses ambitions de votre âme... Mais restez ce que vous êtes, Madeleine. Vous êtes riche, vous êtes bonne, vous êtes femme... cela suffit! A quoi bon vous obstiner à devenir sœur de la Charité, maîtresse d'école?... Voulez-vous des élèves dès demain... je vous en donnerai, moi... des petites et des grandes... à commencer par une bien intéressante jeune fille que vous connaissez déjà... que déjà vous aimez... dont je n'aurai pas

même besoin de vous dire le nom... n'est-ce pas?

— Myosotis! s'écria effectivement d'elle-même Madeleine.

— La pauvre enfant ignorait et l'alphabet des hommes et l'alphabet de Dieu, continua Georges Deshayes avec une tendre émotion. J'ai commencé à lui apprendre à la fois et la grammaire d'ici-bas et le catéchisme... cette grammaire du ciel! Remplacez-moi auprès de Myosotis... ce sera plus convenable sous tous les rapports... Soyez son institutrice, Madeleine... Enseignez à notre jeune sauvage ce qu'il lui faut en même temps et pour sa première communion et pour son baptême... Plus tard, au grand jour, soyez sa marraine... A cette première mission ajoutez quelques courses avec moi chez les plus infortunés du village; et voici de quoi largement occuper votre esprit et votre cœur... Dieu ne vous en demande pas davantage... soyez-en bien convaincue... et avant de vous donner à lui sans retour... attendez au moins une année... Je vous en supplie, Madeleine... attendez... Dites, voulez-vous?

— Conduisez-moi, dès ce soir, chez vos pauvres! conclut la jeune fille émue, sinon persuadée. Puis

après, toujours ensemble, nous irons au Clos-aux-Mouettes!

A partir de cet entretien, une nouvelle existence commença pour Madeleine. Docile aux conseils de Georges Deshayes, elle devint le bon ange de Fleur-sur-Mer, et trouva dans la charité sinon l'oubli, du moins le calme.

Mais ce fut surtout auprès de Myosotis que lui revinrent quelques instants de complète sérénité, de véritable bonheur.

C'était une créature si souriante et si douce, si remplie d'intelligence et de tendresse que la naïve compagne du vieux Claude Fou, que la fille aux chèvres, comme on l'appelait déjà dans tout le pays!

Et elle avait été si enfantinement heureuse, si follement reconnaissante de voir revenir à elle Madeleine... Madeleine qui promettait de passer deux heures pour le moins chaque jour au Clos-aux-Mouettes... Madeleine qui allait être sa tendre initiatrice à toutes les choses de la terre et du ciel... Madeleine qui serait sa marraine bientôt... qui déjà se montrait, bien qu'elles fussent à peu près du même âge, presque sa mère!

Oh ! c'était un charmant tableau, je vous le jure, que de voir ces deux jeunes filles, l'une et l'autre si belles, bien que d'une beauté si différente, tantôt abritées sous les folles lianes de la clématite qui retombait en arceaux ombreux tout autour du chaume de la maisonnette ; tantôt assises au bord de la verte falaise et comme perdues dans les nuées ; tantôt, enfin, errantes, ainsi que deux ombres jumelles, parmi les pittoresques rochers de la grève ; la brune tenant le livre ou donnant l'explication à demi-voix, la blonde se détachant à chaque minute de sa lecture pour un regard reconnaissant de ses adorables yeux bleus.

— Étrange ! répétait en les suivant de loin le père Claude Fou, qui cherchait encore le mot de l'énigme qui l'intriguait si fort depuis son arrivée à Fleur-sur-Mer. Ne dirait-on pas qu'il y a dans tout ceci le doigt de Dieu ?

Les choses allèrent ainsi jusqu'à l'entrée du second hiver qui suivit le départ d'Arthur Campagne.

Mais, à cette époque, la vocation de Madeleine reparut tout à coup.

Soit que la haine qu'on portait à son nom ne l'eût pas respectée même sur le chemin de la bien-

faisance, soit que l'avarice paternelle se fût avisée de vouloir mettre un frein par trop blessant à ses aumônes, soit que la connaissance du triste dénoûment des infructueux efforts de celui qu'elle aimait fût venue raviver toutes ses douleurs, Madeleine voulut à toute force entrer au couvent.

Vainement Georges Deshayes tenta d'intervenir une seconde fois, surtout au nom de Myosotis.

Dès les premiers mots, Madeleine lui ferma la bouche en disant :

— Tout est arrangé avec Claude Fou... Myosotis vient avec moi.

— Comment ?

— Elle passera l'hiver au couvent, elle y achèvera le peu d'éducation qu'il lui faut dans son humble condition ; elle s'y préparera beaucoup plus saintement que partout ailleurs à son baptême et à sa première communion, que nous reviendrons célébrer ici toutes les deux au printemps prochain.

— Ainsi... Madeleine... vous reviendrez ?...

— Je vous le promets...

— Dans six mois ?

— Je vous le jure !

— Eh bien, j'y consens. Allez toutes les deux...

Que Dieu veille sur vous, mes chères filles!

Il y avait eu bien des résistances de la part de Pailleux avant d'obtenir, non-seulement qu'il autorisât le départ de sa fille, mais encore qu'il la laissât partir avec Myosotis, dont il appréhendait quelque peu l'intimité, et dont il lui fallait également payer la pension au couvent.

La pauvre Soüillotte pleura bien.

Mais Georges Deshayes la consola par cette dernière espérance :

— Ce n'est encore qu'une absence de six mois... Au retour, nous verrons!

Le vieux Claude Fou a consenti sans trop de difficultés à cette séparation momentanée ; il redoute pour sa bien-aimée Myosotis les rigueurs d'un premier hiver au bord de l'Océan ; il n'est pas fâché de rester seul, quelque temps, pour observer tout à l'aise son Pailleux... pour réfléchir... pour conclure.

Quant à Myosotis elle-même, c'est un immense sacrifice pour elle que de quitter pour la première fois de sa vie son bon vieux père d'adoption... sa vieille nourrice Diable-Blanc... ses nouvelles chèvres, qui ne donnent plus de lait à la

vérité, mais qui l'aiment et la caressent déjà ni plus ni moins que ses anciennes sœurs de Saint-Martin-sous-Bois !

Mais Madeleine partirait seule, et, partant seule, peut-être ne reviendrait plus! Mais il faudrait donc se séparer de Madeleine... et Myosotis aime tant Madeleine!

Les deux jeunes filles partirent ensemble pour Lisieux.

Là, quelques jours à peine après leur arrivée, Madeleine devait rencontrer Arthur.

Oh ! ce fut une terrible angoisse pour le cœur de la pauvre jeune fille!

Mais le calme du couvent, la prière, la charité, la reconnaissante tendresse de Myosotis, parvinrent à cicatriser cette nouvelle blessure.

L'hiver s'écoula comme une bonne pensée, comme une bonne œuvre, comme sous le regard même de Dieu, dans cette vague béatitude où s'endort toute douleur, où l'on n'a plus conscience du temps.

Myosotis et Madeleine reparurent ensemble à Fleur-sur-Mer, en même temps que les hirondelles.

Une semaine après, par le saint ministère de Georges Deshayes, eurent lieu tout à la fois et la première communion et le baptême de la fille aux chèvres.

Jamais Madeleine n'avait été si radieusement belle, jamais Myosotis si célestement jolie !

Pour la première fois, peut-être, depuis trois quarts de siècle, Claude Fou entra dans une église; et le cœur non moins ému qu'aux jours si lointains de son enfance, le philosophe presque centenaire pria.

Il pria Dieu de lui dévoiler enfin ce secret qu'il avait pressenti depuis les premières heures de son installation au Clos-aux-Mouettes, et que, depuis lors, il cherchait vainement à pénétrer... Il pria Dieu d'assurer, avant tout, l'avenir et le bonheur de la pauvre enfant abandonnée, à laquelle il avait servi de famille, et qui, dès le lendemain, allait reprendre, à ses côtés, son aventureuse existence de chevrière !

La nouvelle chrétienne, cependant, ne paraissait rien désirer de plus au monde.

N'avait-elle pas retrouvé sa maisonnette fleurie par la clématite et le chèvrefeuille... son verdoyant

jardinet, jusqu'aux simples fleurettes duquel l'Océan en fureur jetait parfois la tourbillonnante écume de ses vagues brisées par la falaise... son joyeux troupeau bondissant parmi les herbes hautes, et dont toutes les mamelles maintenant étaient pleines... à commencer par celles de la pauvre Diable-Blanc, qui, durant toute la durée de ce long hiver, avait été bien triste, et qui, lors du retour, avec des transports de joie, avait reconnu, du haut du sentier, sa nourrissonne blonde!

En fallait-il donc davantage à la primitive Myosotis, qui, outre la patriarcale affection de Claude Fou, possédait, maintenant encore, et la sainte protection de Georges Deshayes, et la fraternelle tendresse de sa marraine Madeleine?

Il est vrai que mademoiselle Pailleux parle déjà de retourner au couvent.

Myosotis joint ses prières à celles du bon curé de Fleur-sur-Mer; ils obtiennent quinze jours... un mois... six semaines... mais c'est tout.

Au milieu de sa grande prospérité personnelle, la fille aux chèvres commence à s'affliger sérieusement.

— Reviens au couvent avec moi! propose Ma-

deleine avec le pâle sourire qu'elle a depuis bientôt dix-huit mois.

— Oh non! se récrie la chevrière avec un sincère regret. Je le voudrais bien... plutôt que de me séparer de vous... mais je ne puis pas... la, vrai... pendant l'été surtout... Je me dois à mes biquettes et à mes pratiques de Trouville... une surtout, une étrangère. Pauvre jeune fille! On dit qu'elle me ressemble beaucoup... et c'est vrai... mais si pâle! si défaillante... si près de mourir! Tous les médecins l'ont condamnée depuis deux ans déjà... Ils l'envoient durant l'hiver dans les contrées du Midi, l'été sur nos côtes, avec ordre de boire du lait de chèvre... pour sa pauvre poitrine qui fait peine à entendre tousser... Jusqu'à présent, il n'y a que le lait de mon troupeau qui l'ait soulagée... celui de Diable-Blanc surtout. Il est si bon, le lait de Diable-Blanc! Elle croit que Diable-Blanc la sauvera... elle le dit du moins... et c'est possible... car ma vieille nourrice est un peu sorcière. Mais il faut que je sois là ; sinon, la pauvre jeune fille en mourrait... puis son père... de chagrin de l'avoir perdue. Il l'aime tant! c'est un grand seigneur de Russie, le comte Maximilien de Rensdorf.

A ce nom, Madeleine jeta un cri.

— Oh ! mon Dieu ! fit Myosotis épouvantée, mon Dieu, marraine, qu'as-tu donc ?

— Rien, rien.

Pâle, frémissante, éperdue, Madeleine regardait en elle-même.

Était-ce bien le comte Maximilien de Rensdorf, pour lequel sa mère mourante lui avait légué cette lettre, remise par la Souillotte, ce mystérieux testament, depuis lors précieusement conservé par Madeleine? Était-ce bien l'officier russe de Saint-Martin-sous-Bois? Était-ce bien ce grand coupable qu'elle devait maintenant considérer comme son père ?

Un instant après, elle interrogea longuement Myosotis.

Plus de doute !

Madeleine rentra chez elle toute pensive; Madeleine, toute la nuit, médita, le front penché vers la lettre écrite par Marie-Rose au comte Maximilien de Rensdorf.

— Je ne la lui remettrai pas encore..., résolut-elle, au jour naissant; je ne lui parlerai pas... non... mais je veux le voir...

Le lendemain, les jours suivants, Madeleine n'osa pas... même de loin.

Myosotis, d'ailleurs, assurait que le grand seigneur russe allait repartir avec sa fille pour de plus généreux climats, mais qu'il reviendrait infailliblement au printemps prochain.

—J'attendrai, se dit Madeleine. Peut-être même ne me révélerai-je jamais à lui... A quoi bon me faire connaître de mon père, de ma sœur ? Quelle joie pourrais-je maintenant leur apporter? Que pourraient-ils maintenant pour mon bonheur ? Mais n'est-ce pas manquer au dernier vœu de Marie-Rose?... Au couvent, durant tout cet hiver, Dieu m'inspirera !

L'heure effectivement approchait que Madeleine avait irrévocablement fixée pour son retour à Lisieux.

La maison de M. le maire était en deuil.

Et Claude Fou, plus que jamais, rôdait à l'entour, en se disant :

— Pourquoi diable Pailleux paraît-il si désolé... pourquoi ma vieille Souillotte gémit-elle si fort... à propos de l'obstination religieuse de Madeleine, qu'ils savent bien cependant ne pas être leur fille ?

De plus en plus évidemment, il y avait là un secret.

Certain jour même, où le curieux vieillard dormait d'un œil, à l'ombre de la haie de la ferme, il fut réveillé tout à coup par la voix de la Souillotte, qui, de l'autre côté, s'écriait :

— Eh bien, puisqu'il le faut... tant pis... je lui dirai tout !

— Jamais !... riposta vivement Pailleux épouvanté, je te le défends... jamais !

Et la conversation continua sur un ton si bas, si précautionneux, si plein de mystères, qu'à son grand regret, le pâtureur de nuit ne put en entendre davantage.

Le soir enfin de la veille du départ de Madeleine, qui était venue dire à Myosotis un dernier adieu, Claude Fou rêvassait comme d'habitude, au milieu des grandes roches de la grève, lorsqu'il aperçut madame Pailleux en proie à une surexcitation singulière, et qui se dirigeait à pas précipités vers le Clos-aux-Mouettes, en se détournant de minute en minute, pour bien se convaincre que personne ne pouvait la voir.

Naturellement, Claude Fou se cacha du mieux

qu'il put, et remonta sans bruit le sentier sur les traces de la Souillotte.

Elle ne tarda pas à parvenir à la barrière de l'enclos, près de laquelle se tenaient les deux jeunes filles.

— Madeleine ! dit-elle d'une voix oppressée, fiévreuse, éperdue, il faut que je te parle à l'instant, Madeleine... ici... dans cette maison... seule à seule, il le faut !

Puis, se retournant vers la chevrière :

— Myosotis, ajouta plus rapidement madame Pailleux, veille à cette barrière, je t'en supplie... Si l'on t'interroge, dis que Madeleine est partie, que je ne suis pas venue... Empêche qu'on ne vienne nous déranger, nous surprendre... Il faut que l'entretien que je vais avoir avec Madeleine ne soit soupçonné ni de mon mari, ni de ton grand-père à toi, Myosotis, ni de personne au monde !

Et déjà, d'une main palpitante, elle entraînait Madeleine vers la maisonnette.

La chevrière resta seule, en fidèle sentinelle, à la barrière de l'enclos.

La nuit s'assombrissait.

Claude Fou, qui toujours évitait les pourparlers,

même avec sa chère fille, serpenta comme un vieux chef indien parmi les hautes herbes, tourna la haie, se faufila sans le moindre craquement au travers, arriva bientôt sur les derrières de sa maisonnette, et sans que rien encore eût pu donner l'éveil à personne, grimpa sur un tas de galets, d'où, grâce à sa haute taille, il pouvait facilement plonger dans la chambre où madame Pailleux venait de s'enfermer avec Madeleine.

Un instant après, ses deux longs bras s'étaient jetés, sans plus de bruit que deux pattes de chat, sur le soubassement de la fenêtre; son cou s'avançait sur cette espèce de pont volant; sa fine oreille s'appliquait à la déchirure providentielle d'une vitre en papier gris.

La Souillotte, précisément, commençait à parler...

La nuit devenait complète.

— O mon Dieu! murmura le grand vieillard, péniblement arc-bouté dans cette position étrange, est-ce que, par hasard, vous allez exaucer ma prière de l'église? est-ce que je vais apprendre enfin toute la vérité?

II

— Pauvre Nicole. —

Maintenant, revenons en Algérie, s'il vous plaît.

Depuis plus de six mois déjà, Arthur et Népomucène-Agénor Tartempion sont incorporés dans les zouaves.

Ne vous attendez pas à rencontrer ici de longues descriptions, des analyses détaillées sur ces héroïques phalanges dont la France doit être si fière aujourd'hui, dont elle devait être si reconnaissante à ceux qui les ont fondées !

Pour dire ce que valent les zouaves, ce qu'on pourrait faire avec eux, comment ils sont devenus ce qu'ils sont, il faudrait des volumes, sinon plus nombreux, du moins plus sérieux que ceux-ci.

Sous le gouvernement actuel, d'ailleurs, ce serait assez difficile !... Passons.

Ce n'est pas l'histoire des zouaves que nous écri-

vous ici, ce sont les simples aventures d'un zouave... ou plutôt de deux zouaves.

A savoir :

Primo... Arthur Campagne, qui, par son éducation, par son caractère, par sa bravoure, s'était rapidement concilié l'estime de tous ses camarades, jeunes ou vétérans, titrés ou voyous, ignorants ou lettrés, ayant à réparer une jeunesse orageuse, ou tout simplement à se conquérir un noble avenir.

Deuxièmement... Tartempion, qui, par sa drôlatique humeur, par ses excentricités burlesques, était promptement devenu l'enfant gâté, le boute-en-train, le loustic des zouaves.

Sans compter que notre ex-Prix-d'Honneur s'était trouvé tout à coup au régiment dans son élément véritable. Avant de s'embarquer à Toulon, déjà c'était un parfait soldat. A la première affaire, bien que d'abord un tantet ralenti, comme par la gatée normande, Tartempion avait fini par se comporter en héros; Tartempion, désormais sûr de lui-même, en était arrivé à se dire avec un certain orgueil :

— Dire que je me suis donné tant de mal pour me créer une carrière quelconque, et que le hasard,

sous les traits d'un garçon restaurateur, s'est chargé de me produire dans la seule arène qui convenait aux belliqueux instincts que je ne me soupçonnais même pas! Dire que les bilboquets de grec et de latin se sont mis en quatre pour faire de Tartempion un âne, alors qu'il était né pour être un lion!

Et c'était vrai.

Aussi, bien qu'Agénor prêtât souvent à rire, bien qu'il eût mérité tous les sobriquets bouffons que nous avons énumérés dans les premiers chapitres de ce véridique roman, on le considérait très-fort néanmoins parmi les zouaves.

Aux mauvais jours, d'ailleurs, au temps des ceinturons par trop serrés sur les estomacs à jeun, Agénor, dit *Blague-Bey*, se faisait, sans fausse honte aucune, le pourvoyeur et le cuisinier de la compagnie.

Deux mots d'explication à ce sujet.

Un des premiers parmi les fantassins à turban, Népomucène, dit *Carnaval-Pacha*, avait eu un chat.

Mais quel chat!

Il était célèbre dans toute l'Afrique française,

sous le nom fabulesque de Raminagrobis. Durant les escarmouches et les combats, Raminagrobis se tenait héroïquement assis sur son derrière, au beau milieu du sac de son maître. Il miaulait belliqueusement à travers la mitraille, il faisait des pattes-de-nez aux bédouins; parfois même, dans des cas critiques, il avait sauté furibondement aux faces moricaudes, et, pour sa part de chat, il avait contribué gaillardement à la victoire.

Mais c'était surtout en temps de paix, durant les marches pénibles, aux heures des repas négatifs, qu'éclataient dans toute leur splendeur les petits talents de M. Raminagrobis.

Tartempion l'avait dressé subtilement à la chasse des poulets, des lapereaux, surtout à celle des gros rats africains, qu'au commandement de son maître, il lui rapportait, au besoin, tout vivants.

Tartempion les emmagasinait ainsi, les empilait dans tous les sacs de ses camarades pour pourvoir aux nécessités ultérieures; Tartempion les dépiotait, les disséquait, à chaque halte de biscuit tout sec, avec une merveilleuse adresse qui lui avait valu son dernier surnom de docteur Bistouri; Tar-

tempion en faisait des fricassées, des gibelottes, des civets, qui, pour des ventres affamés, passaient comme morceaux de rois.

Aussi disait-on proverbialement :

— La compagnie ne maigrira jamais tant qu'elle conservera dans ses rangs Raminagrobis et Tartempion !

Les jours s'écoulaient donc rapidement, Agénor s'estimant plus heureux qu'il ne l'avait jamais été... Arthur, bien qu'assombri par les remords du passé, commençait à s'habituer à son nouvel avenir.

Et puis, ne recevait-il pas de temps en temps des lettres de Georges Deshayes !... des lettres qui semblaient lui retremper à la fois et l'esprit et le cœur... des lettres qu'il ne montrait même pas à son fidèle Achate !...

Mais voici qu'un jour on se rencontre avec un nouveau régiment de ligne, arrivant de la vieille France.

Un cri part des rangs.

Juste ciel !... c'est Nicole Lambert !...

Par quel miracle ?... par quel malheur ?...

Sitôt les fusils en faisceaux, Nicole Lambert

se précipite en pleurant dans les bras d'Arthur Campagne.

Dix minutes après, les deux compagnons d'enfance sont assis à l'écart, sous un bananier; et c'est en ces termes, à peu près, que le pauvre fantassin donne au zouave anxieux l'explication de l'énigme :

— Après ton départ, le père Campagne s'est trouvé plus bas encore qu'il ne le croyait lui-même. De crainte de trop t'affliger, il n'avait pas dit toute la vérité, même au bon curé de *Fleur-sur-Mer*. On a bien vendu quelques lopins de son patrimoine, ce qui lui fendait le cœur, mais ce qui ne suffisait pas. Il avait tant dépensé pour que tu sois avocat, tant emprunté, tant hypothéqué!... jusqu'au cou dans les griffes au Pailleux, dans la toile de l'araignée... quoi... tu sais...

— Oui... oui... Pauvre père!...

— Vinrent les échéances. Ça fit un terrible effet dans le pays. Fallut vendre de la terre encore, et toujours. Il ne lui reste plus rien. Ruine complète!... Je n'en aimais pas moins Catherinette, au moins... Je montrai même du caractère... Oui, je dis au papa Lambert : N'eût-elle que sa jupe de futaine et

son bonnet de coton, Catherinette sera tout de même ma femme !...

— Brave Nicole !...

— Non... mais je l'aime !... Seulement, le père n'entendait pas de cette oreille-là... Il refusa net, et me tourna le dos, disant que j'étais un imbécile... et, du reste, pas encore majeur. Soit ! que je répondis bravement. L'imbécillité, ça dure toujours ; mais la minorité, ça a un terme. Nous attendrons !...

— Et alors ?

— C'était dur. Tant bien que mal, enfin, nous prîmes patience. Le moment d'ailleurs approchait. Mais la conscription arriva d'abord. Le père, bien entendu, m'achetait un homme. Il me donna les dix-huit cents francs en question pour les porter moi-même au marchand de chair à canon du chef-lieu. C'était pas mon chemin de prendre par votre ferme ; mais j'avais tellement l'habitude de passer par là, quand même ça n'était pas mon chemin, que je ne tardai pas à arriver devant la porte au père Campagne, avec mon sac d'écus sur l'épaule. On vendait par autorité de justice dans la maison !

— Grand Dieu !

— On vendait tout... jusqu'au vieux fauteuil de

défunte ta mère... jusqu'aux oiseaux favoris de Catherinette!... C'était affreux à voir... Ça ne pouvait pas se passer comme ça!... Tant pis... ma foi... Je cours à l'huissier : Combien faudrait-il pour empêcher cette infamie-là?... — Dix-huit cents francs, qu'il me répond... Juste la somme que j'avais sur l'épaule. Ni une, ni deux, je jette le sac au nez de l'huissier, je prends en échange toutes les paperasses à timbre noir, et je m'en reviens chez nous, plus léger que je n'en étais parti, mais le cœur bien aise, en disant avec une sorte d'orgueil au papa Nicolas : Au lieu de me racheter de la conscription, j'ai racheté de la misère ma femme!...

— Nicole... mon ami!...

— Fallait voir la colère du papa Lambert!... Ah! qu'il me dit... c'est comme ça... eh bien... tant pis pour toi, mon garçon... tu partiras!... J'ai cru d'abord qu'il voulait tant seulement m'effrayer un peu... mais pas du tout, il a tenu bon. Le moment fatal est arrivé... j'ai dû partir... Je suis parti... Et me voilà bien triste, maintenant, non pas tant pour moi, qui ne suis pas plus feignant qu'un autre, mais pour cette pauvre Catherinette...

qui mourra de chagrin si je suis tué, c'est sûr... ou si tant seulement je tarde trop longtemps à revenir!

Arthur serra silencieusement la main de Nicole.

Il avait assez étudié le primitif amour de ces deux tendres enfants pour comprendre que le pauvre garçon disait vrai!...

Quelle nouvelle douleur!... quel nouveau remords pour Arthur Campagne!...

C'était sa faute encore... toujours sa faute!

Et il ne pouvait rien... rien!...

Sinon pleurer avec le fiancé de sa sœur et veiller sur lui...

A partir de ce jour, autant que les obligations du service le permirent, Campagne fils devint le consolateur, le protecteur, le défenseur de Nicole Lambert.

A la caserne, gare à qui regardait Nicole de travers!

Pour Nicole, durant les longues marches, tout le contenu du bidon d'Arthur!

Au campement, le turban déroulé, si le soleil était brûlant, le caban à capuchon si la nuit était trop fraîche, passaient invariablement de la tête ou

de l'épaule d'Arthur pour abriter ou pour réchauffer Nicole.

Se battait-on, devant la poitrine de Nicole trouvait toujours moyen de venir se placer la poitrine d'Arthur.

Sans compter celle de Tartempion, s'il vous plaît.

Car Agénor, qui toujours avait eu l'idée fixe de prouver sa reconnaissance à Arthur, Agénor s'empressa de se mettre de moitié dans le dévouement, dans la vigilance, dans l'espèce de maternité dont Campagne fils escortait en tout lieu le pauvre fiancé de Catherinette!...

Tout et toujours pour Nicole!... Telle était donc la devise de nos deux zouaves.

Et cependant, ce n'était pas encore assez.

Ce qu'il eût fallu, c'était d'abord d'acheter à Nicole un remplaçant.

Puis le renvoyer au pays avec une somme suffisante pour vaincre les scrupules du père Nicolas, avec une petite dot au moins pour la fille du bonhomme Campagne.

Mais où trouver cette somme?...

— Ne t'en inquiète pas, disait allégrement Tartempion, ça me regarde... J'ai trop d'esprit pour

ne pas te dénicher ça en deux temps quatre mouvements... Laisse-nous chercher tous les deux, Raminagrobis et moi... J'ai là comme le pressentiment que Blague-Bey va te payer prochainement toutes les dettes de Prix-d'Honneur!...

Tartempion avait beau dire, c'était une difficulté touchant à l'impossible.

Il y avait bien en ce moment au camp (car on campait pour quinze jours encore afin d'achever une route) deux savants berlinois, un archéologue et un naturaliste, qui avaient dit :

— Apportez-nous toutes les antiquités arabes ou romaines que vous pourrez recueillir, tous les animaux ou insectes curieux sur lesquels vous parviendrez à mettre la main, il y aura récompense honnête... très-honnête même... car c'est le roi de Prusse qui paye...

Et les zouaves s'étaient faits tout particulièrement les pourvoyeurs plus ou moins *carottiers* des deux généreux académiciens étrangers.

Tartempion surtout, qui, comme on le sait, avait longtemps entretenu la folle passion de l'histoire naturelle et de l'archéologie.

Mais la libéralité berlinoise se bornait au petit

écu, rarement à la pièce de cinq francs, presque jamais au frédéric d'or.

A ce compte, il eût fallu peupler toute la ménagerie, remplir tout le musée de Berlin pour racheter le soldat et doter la fillette.

Agénor s'était fait cependant une idée fixe de ces deux naïves et blondes notabilités allemandes, pressentant, peut-être avec ce vague instinct qui ne trompe jamais, que de là lui viendrait le trésor tant cherché.

Il y pensait le jour, il en songeait la nuit, il y rêvait encore quelques instants après la fiévreuse faction par laquelle nous avons commencé cette histoire, lorsque, le repas étant terminé, il vit Arthur et Nicole se retirer tous les deux à l'écart, plus tristes encore l'un et l'autre, plus désolés, plus désespérés que jamais !...

— Mais, en était venu à se dire Tartempion, mais pour extraire de nos deux Prussiens un magot aussi dodu, il faudrait déterrer, dénicher, inventer une antiquité comme on n'en voit guère, un animal comme on n'en voit pas !...

A ce dernier mot, le zouave Agénor s'arrêta tout à coup, parut un instant sourire à quelque burles-

que imagination, se frappa le front comme pour en faire jaillir l'idée tout armée de pied en cap, échangea un regard magnétique avec Raminagrobis qui miaulait intelligemment comme s'il eût compris son maître, et finalement se prit à danser, à chanter et à rire, comme en proie à cette folle joie qui fit jadis courir par les rues de Syracuse Archimède en chemise et criant :

— Euréka !... euréka !...

III

— Révolution. —

Sitôt que la Souillotte se fut enfermée avec Madeleine dans la maisonnette du Clos-aux-Mouettes, sitôt qu'elle se crut à l'abri de toutes les oreilles indiscrètes et surtout des soupçons de Pailleux, elle s'avança vers la jeune fille étonnée avec

bien plus d'émotion encore que lors de la première révélation, et les yeux tout en pleurs, la voix brisée, les mains suppliantes, elle lui dit :

— Madeleine... mon enfant... ma fille... pardonne-moi... Je croyais que c'était pour ton bonheur... mais je t'ai trompée... je t'ai menti... comme autrefois à Marie-Rose !...

— O mon Dieu ! frissonna d'avance Madeleine, que me reste-t-il donc à apprendre encore?...

— Écoute !... reprit la Souillotte, écoute-moi jusqu'au bout... tu en jugeras après... Si je ne t'ai pas éclairée plus tôt, si je t'ai laissée dans l'erreur, c'est que le secret que tu vas enfin connaître n'était pas le mien... c'est que Pailleux m'avait fait jurer... c'est que Pailleux me tuerait s'il venait à soupçonner seulement que je t'ai dévoilé son secret !...

— Son secret...?

— Madeleine... ce n'est pas à toi qu'il appartenait de lire la lettre que je t'ai remise il y a bientôt deux ans... Madeleine, tu n'es pas la fille de Marie-Rose et du comte Maximilien de Rensdorf !...

— Grand Dieu ! ..

— Écoute!... répéta la Souillotte.

Et avec une sorte d'autorité qu'elle empruntait à sa douleur, elle fit asseoir à ses côtés la jeune fille. Puis baissant les yeux, bien que d'une voix ferme et résolue, elle commença :

— J'ai eu de grands torts, Madeleine... mais, devant l'ombre de Marie-Rose qui nous regarde sans doute à cette heure, comme devant le bon Dieu qui nous entend... je crois les avoir réparés... je suis devenue une créature vaillante pour le bien... une honnête femme... Pour toi, Madeleine, j'ai été une bonne mère... alors surtout que tu n'étais qu'un enfant et qu'il me suffisait, pour t'élever, de mes mamelles et de mon cœur... Avant ça, par exemple... mon enfant... je ne valais pas grand'chose... Mais était-ce donc ma faute, à moi ?... Jamais je ne m'étais connu de famille... j'avais poussé comme l'herbe des champs... j'étais devenue une pauvre fille de ferme que tout le monde rebutait et raillait à l'envi... une bonne bête, comme on disait alors à Saint-Martin-sous-Bois. Pas une affection, pas un appui, pas un conseil... personne !... Ah !... si fait... je me trompe... Un seul homme m'avait parfois témoigné

quelque pitié !... Cet homme c'était Pailleux...

— Lui !...

— Un jour arriva... jour d'invasion, de pillage et d'incendie... jour terrible pour le hameau... le 24 février 1814... Tout le monde avait fui... moi, la dernière... j'étais seule sous les arbres de la forêt avec deux gourdes d'eau-de-vie suspendues à mon cou... Il faisait grand froid cette nuit-là... j'avais bu pour me réchauffer... Pailleux survint, qui s'enivra aussi... Que se passa-t-il alors...? Je ne commençai à le comprendre que quelques mois plus tard, en te sentant remuer, Madeleine, dans mes entrailles !...

— Moi...! vous...! comment ?...

Madame Pailleux évita de répondre encore, et sans même oser regarder sa fille, elle poursuivit :

— A cette même époque, j'appris tout à coup que Pailleux allait épouser Marie-Rose... J'étais humble à la fois et fière. Je ne dis rien ; mais la nuit même des noces... vers les quatre heures du matin... la porte de l'étable, sur la paille de laquelle j'étais endormie, s'ouvrit brusquement. Pailleux parut, poussé du dehors par un vieillard

que tu connais maintenant, Madeleine, car il est venu se fixer à son tour dans ce pays, car nous sommes précisément chez lui : Claude Fou...

En ce moment, il passa dans l'air comme un sorte d'exclamation humaine... il y eut comme un frôlement soudain contre les vitres, presque toutes en papier, de la fenêtre.

Épouvantée, madame Pailleux se leva vivement et alla regarder au dehors.

Mais elle n'aperçut au milieu de la noire nuit que les arbres agités par le vent, qui soufflait assez fort au sommet de la falaise et pouvait fort bien avoir, à lui seul, causé les deux bruits.

Rien donc ne justifiant ses craintes, elle revint s'asseoir auprès de Madeleine, et reprit en ces termes la suite de son aveu :

— Souillotte, me dit le père Fou, je te ramène ton ancien amoureux dont sa femme ne veut pas, et qui a grand besoin d'être consolé par la seule amitié qui ne lui manquera jamais ! — Et il nous laissa seuls tous les deux. — C'est bien fait, que je dis tout d'abord à Pailleux, ça t'apprendra à vouloir être le père d'un enfant qui n'est pas le tien, tandis qu'au contraire... — Je n'eus pas be-

soin d'achever, Pailleux avait déjà compris; déjà Pailleux semblait rouler dans son esprit quelque sinistre projet, tant sa figure tout en joie, tout en travail, était effrayante à voir. J'en eus si peur que je fermai les yeux... — Tremble pas, qu'il me dit à l'oreille ; réjouis-toi bien, au contraire, la Souillotte... ton enfant ne sera pas un pauvre enfant abandonné... il sera riche, heureux, il portera mon nom...

— Comment? interrompit Madeleine, ne comprenant pas encore où voulait en venir la Souillotte.

— C'est ce que je demandai aussitôt moi-même, continua celle-ci d'un accent que le souvenir épouvantait encore. Pailleux alors se pencha jusque sur ma couche de paille et me dit : — Les deux enfants naîtront à peu près à la même heure... le tien qui sera bien le sang de mes veines... le sien qui n'aura rien de commun avec moi... Je réparerai cette injustice du sort... Souillotte... oui... je changerai les deux enfants !...

— Infamie ! s'écria la jeune fille révoltée.

— Je répondis aussi cela, Madeleine, et je refusai hautement... Mais Pailleux revint si souvent à la charge... mais la nuit de ta naissance, Madeleine,

une affreuse nuit de novembre... où, brisée par la souffrance, je n'avais plus même la tête à moi... il fut tellement secondé par la sage-femme, une horrible créature qui se nommait la Rude... ils me répétèrent avec tant d'insistance... ils me jurèrent tant par tout ce qu'il y a de plus sacré que l'enfant de Marie-Rose était mort en naissant, que Marie-Rose mourrait elle-même si on ne la trompait pas, que la substitution ne ferait plus de tort maintenant à personne, surtout qu'elle assurait ton avenir... Madeleine... qu'à bout d'intelligence et de forces... je consentis enfin... ou plutôt... non... je perdis connaissance... et l'on t'arracha de mes bras!...

— Oh! malheureuse!...

FIN DU CINQUIÈME VOLUME.

NOUVELLES PUBLICATIONS :

DUM. Mémoires (d'Alex.). 20 v.
F. alteador . . . . 5 v.
comtesse de Charny . 14 v.
.atherine Blum . . . 2 v.
Isaac Laquedem. parus. . 3 v.
Le Pasteur d'Ashbourn . 6 v.
Le capitaine Richard . . 5 v.

MONTÉPIN. Confessions d'un Bohème . . . . . 4 v.
Le vicomte Raphaël . . 3 v.
Les Oiseaux de nuit . . 3 v.
Les premières noces . . 2 v.
La reine Émeraude . . 3 v.
Un roi de la mode. . . 2 v.
Le fil d'Ariane . . . 2 v.
Le château des Fantômes. 3 v.
Sœur Suzanne . . . . 4 v.

MAURAGE. Madame de Châteaubriant . . . . 3 v.
La duchesse d'Étampes . 3 v.
Diane de Poitiers. . . 3 v.
La marquise de Rumini . 2 v.

MIRECOURT. Ninon de Lenclos 6 v.
FERRACH. Suzanne Duchemin 2 v.
PONSON DU TERRAIL. Diane de Lancy . . . . . 2 v.
MÉRY. Une histoire de famille 2 v.
HARRISON AINSWORTH. La chambre étoilée . . . 3 v.
MAZET-FERRIGUE (Mme). La fille d'honneur . . . 3 v.
J. FERRIGUE ET ANQUETIL. Monsieur Benoît . . . 4 v.
MAYNE-REID. Les chasseurs de Chevelures . . . . 4 v.
E. BURTON. Gaston et Marie. 1 v
L. GAUDIS. Le capitaine Plouveten 2
J. DE SAINT-FELIX. Les nuits de Rome . . . 2 v
A. PICHOT. Contes de Charles Dickens . . . 1 v
FAZARD. Aventure en Russie 1 v.

A. ROBERT. Jean qui pleure et Jean qui rit . . . 2 v.
Le lord de l'Amirauté. . 3 v.

H. DE KOCK. Les confessions d'une jolie femme . . 2 v.
Les Lorettes vengées . . 2 v.
Minette. . . . . 2 v.

P. DE KOCK. Les Étuvistes . 3 v.
Un Monsr très-tourmenté. 2 v.
La Mare d'Auteuil. . . 3 v.

CHAMPFLEURY. Madame d'Aigrizelles . . . . . 1 v.
MAQUET. La belle Gabrielle. 10 v.
Le comte de Lavernie. . 6 v.
SOUVESTRE. Le Chasseur de chamois . . . . . 1 v.
Scènes et récits des Alpes. 1 v.
GONDRECOURT. Prétendants de Catherine . . . . 4 v.
Le baron la Gazette . . 3 v.
Mademoiselle de Cardonne 2 v.
DESLYS. La dernière grisette 1 v.
La Jarretière rose. . . 2 v.
MURGER. Hélène . . . . 1 v.
Les buveurs d'eau. . . 1 v.
SAND. La Filleule . . . 3 v.
ROUDNAS. Un drame en famille 3 v.
Le chevalier d'Estagnol . 6 v.
BERTHET. Garçon de banque. 1 v.
Les plaies de famille . . 2 v.
SUE. Fernand Duplessis . 4 v.
Mystères du peuple, parus 16 v.
CH. REYBAUD (Mme). La dernière Bohémienne . . 2 v.
MURGER. La famille Aubry. 2 v.
C. BERNE. La conquête d'un Louis. . . . . 1 v.
PAUL FÉVAL. Le champ de bataille . . . . . 2 v.
Le Tueur des tigres . . 2 v.
COMTESSE DASH. Le Neuf de pique. . . . . 7 v.
TOPFFER. Voyage en zig-zag. 5 v.